

La mort du rat

Conte de Noël qui a dérapé

par Philippe Rouyer

Chevalier des Palmes académiques

Merci à Guy Aubrays pour sa relecture attentive.

1. Soir de Noël

Toutes les fenêtres sont éclairées d'une lumière orangée. Dehors, une légère couche de neige s'est formée, et il continue de neiger. On imagine que les habitants de la maison sont bien au chaud, qu'il y a un grand sapin abondamment décoré dans le salon, et sur de petites tables basses, des biscuits, du chocolat, de petits gâteaux au miel et aux amandes, des fruits secs, du thé, du lait froid. Sur une desserte, on trouve du porto, du whisky écossais, du Tennessee whiskey (et pas du Bourbon) du Xérès, tout ce qu'il faut pour permettre au Père Noël de se requinquer. Car contrairement à une légende répandue, surtout en Amérique du Nord, ce n'est pas avec un verre de lait et des cookies aux pépites de chocolat que l'on attire le bon vieillard, mais plutôt avec le jus de l'alambic. Cependant, la maison n'est pas au pied d'une montagne, elle se trouve dans une commune résidentielle de l'est parisien. Pour la première fois depuis des années, peut-être même des dizaines d'années, il neige le jour de Noël aux abords de Paris, comme dans les contes et les téléfilms.

Une voiture s'approche, une berline cossue, d'un modèle ancien. On entend les pneus qui écrasent la neige fraîche. Le conducteur manœuvre avec prudence parce que ça commence à bien glisser. Il se positionne devant la porte électrique du garage. Trois passagers sortent du véhicule. Alexandre et son amie Mauricette sont allés à la messe de Minuit, en compagnie de Julien, un camarade d'école qu'Alexandre avait perdu de vue depuis longtemps, et qu'il vient de retrouver. Ils reviennent avec Madame Manières, qui tient l'harmonium, et qu'on a invitée pour le réveillon. Ce n'est pas qu'elle soit de joyeuse compagnie, mais c'est une voisine, tout le monde sait qu'elle est seule depuis la mort de son mari, et qu'elle n'a guère d'amis. La cinquantaine triste et grise, elle est professeur de piano à domicile. Alors on l'a conviée, un peu par charité et beaucoup par curiosité. On s'est dit qu'elle avait peut-être des histoires à raconter, des ragots à faire circuler et que ce serait amusant de la faire parler.

Chez les Petit, le repas de Noël, c'est le 25 décembre, il en a toujours été ainsi. Lorsqu'il y a des invités, croyants ou pas, on les emmène à la messe de minuit. Le réveillon après

la messe, c'est une collation sucrée, avec des gâteaux, la bûche au beurre traditionnelle, écoeurante comme il se doit, des chocolats, des fruits, des marrons glacés. On ne va tout de même pas se goinfrer de crustacés et de viandes à deux heures du matin ! On commence donc à se désaltérer avec du champagne. Viennent ensuite les gâteaux, accompagnés de vin blanc liquoreux, ou de porto. La maîtresse de maison affirme, et sans doute n'a-t-elle pas tort, que la véritable bûche traditionnelle n'est pas un gâteau de pâtissier, mais un gâteau de boulanger, ou même de ménage. La bûche traditionnelle, ce n'est pas une prouesse technique. Le secret de la réussite réside dans le choix de produits de toute première qualité, en renonçant volontairement à toute sophistication, et dans le respect scrupuleux de la recette, sans fantaisie ni innovation. C'est pourquoi Madame Petit tient à faire elle-même sa bûche de Noël, qu'elle prévoit suffisamment longue pour que chacun puisse en reprendre au moins deux fois.

Chaque année, elle évoque, sans crainte de se répéter, ses Noëls d'autrefois. Son métier d'institutrice a été son bonheur. Elle rappelle comment elle faisait préparer Noël

aux enfants. On décorait la classe, elle achetait un sapin, on faisait sur les cahiers des dessins de Noël, des feuilles de houx avec les boules rouges. Elle faisait participer les enfants à tous ces préparatifs, elle organisait le goûter de Noël. On apprenait des chants de Noël. Elle était aussi très fière de la petite leçon de morale qu'elle délivrait pour l'occasion, une sorte de credo de l'école républicaine, julfériste, laïque, gratuite et obligatoire :

« Mes enfants, pour les uns, Noël, c'est la naissance de Jésus, autrement dit, c'est la venue de Dieu sur terre. Pour d'autres, c'est juste une belle histoire. Pour ceux qui ne croient pas, ou qui ont d'autres religions, cela ne doit pas vous empêcher de fêter le 24 décembre, parce que c'est pour tout le monde la date de l'entrée dans l'hiver et que le changement de saison a toujours fait l'objet de festivités, dans toutes les civilisations. Le sapin, c'est l'arbre qui reste vert quand tous les autres ont perdu leurs feuilles, ce n'est pas un symbole religieux, c'est l'emblème de l'entrée dans la saison froide. Et n'oubliez pas que l'hiver est une bonne chose. La nature ne meurt pas. Il fait froid, c'est un fait, mais c'est le froid qui permet aux plantes de se reposer, pour mieux

renaître au printemps. Et la bûche de Noël, c'est celle que l'on met dans la cheminée, devant laquelle toute la famille se retrouve, et qui tient chaud jusqu'au petit matin, que l'on soit croyant ou non ».

C'était une vérité qu'à cette époque personne ne contestait, et la maîtresse d'école n'avait pas encore totalement perdu son autorité.

- Entrez, entrez dit Madame Petit.

Elle connaît bien Mauricette, qui est institutrice, comme elle l'a été elle-même, et ne serait pas mécontente de voir Alexandre l'épouser. À quarante-deux ans, il serait temps qu'il se case. Et Mauricette s'approche de la trentaine. Il ne faudrait pas trop tarder pour avoir des enfants.

- Maman, est-ce que tu reconnais Julien ? Julien Lécuyer?

- Bonsoir Madame, Alexandre m'a invité à venir passer la soirée avec vous, j'espère ne pas être importun. Je ne sais pas si vous me reconnaissiez, j'ai changé depuis le temps.

- Je ne peux pas dire que je me souviens de tous les enfants à qui j'ai appris à lire, il doit y en avoir un bon millier, et si je t'avais croisé par hasard dans la rue, je ne t'aurais peut-être pas reconnu, surtout avec ta barbe. Mais sachant qui tu es, je

te revois très bien maintenant. Je me souviens même des noms et des visages pour une bonne partie de ta classe. À cette époque, l'école n'était pas encore mixte, je n'avais que des garçons.

Avec ses anciens élèves, quels que soient leur âge, leur position sociale, Madame Petit redevient spontanément la maîtresse. Pour elle, ils ont encore six ou sept ans, la morve au nez, et c'est pourquoi elle les tutoie d'emblée, qu'ils soient médecins, notaires ou qu'ils vendent du linge de table sur les marchés.

- Je n'en reviens pas que tu sois aujourd'hui garagiste. J'avais rencontré ta mère au marché, alors que tu devais passer ton bac. Elle m'avait dit que tu voulais entrer dans les ordres. Alors moi, je t'ai longtemps cru curé !

- C'est vrai que j'ai voulu être prêtre, mais ça n'a pas duré longtemps ! En fait de séminaire, j'ai redoublé ma terminale, et puis j'ai fait deux ans de philo. J'ai vite compris que ce n'était pas ce qu'il me fallait. Comme j'avais vingt-deux ans, ça n'a pas été facile de trouver un maître d'apprentissage, mais j'y suis parvenu, et maintenant je suis associé avec le père Fauré. Notre clientèle, c'est surtout celle des amateurs

de voitures anciennes. C'est un marché limité, mais comme nous sommes à peu près les seuls dans la région, il n'y a pas à se plaindre.

- Tu n'es pas marié, je crois.

- Je l'ai été, mais pas longtemps. Je n'étais pas fait pour le séminaire, mais peut-être encore moins pour le mariage !

- Je suppose que tu n'as pas d'enfants ? En attendant, tu vas rester dormir ici. J'ai de la place, et je ne veux pas te voir rentrer en voiture au petit matin, même si tu n'habites pas loin .

Madame Manières n'en perdait pas une miette. Alexandre pensa qu'il était temps de mettre fin à l'interrogatoire de sa mère. La chère femme était curieuse, et ne se satisfaisait jamais d'une réponse évasive, sans doute l'habitude de cuisiner les mômes à l'école : cela ne lui suffisait pas de savoir qui avait jeté la poudre à éternuer, elle attendait qu'il donne le nom de celui qui l'avait achetée, mais qui, aussi sournois que prudent, n'avait pas voulu s'en servir lui-même. Pour mettre tout le monde en train, Alexandre déclara :

- Ça fait plaisir tout de même, une messe de Minuit. Ce n'est pas que j'ai la foi, mais les chants de Noël, surtout quand ce

sont les chants traditionnels que tout le monde connaît, ça réchauffe le cœur. Cela fait des années que je n'étais pas allé à la messe, sauf pour les enterrements, mais là, ça ne doit pas compter, ajouta-t-il en riant. Les mariages, j'évite. On s'y ennuie, on boit pour passer le temps, et on en revient avec la migraine. D'ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué, au cours des mariages, dans les familles, il y a toujours des discussions qui tournent au vinaigre. C'est assez fréquent d'y voir naître des querelles qui se transmettent ensuite de génération en génération. Tandis que les obsèques, tout le monde est heureux de se réunir, on papote pendant la messe, on se fait une petite réception après la cérémonie, on fait la photo souvenir, on boit le champagne et ça peut même se terminer par des chansons !

Il vit que Madame Manières pinçait du bec, et rectifia :

- Je ne voudrais pas vous offenser, Madame Manières. Je me doute qu'une personne comme vous, qui tient l'harmonium tous les dimanches, est très croyante et ne plaisante pas avec les messes d'enterrement.
- Ça ne me choque pas, que vous n'ayez pas la foi, c'est quelque chose de très intime, et on ne peut pas en juger.

C'est les enterrements que je n'aime pas. Du reste, quand il y a une cérémonie funèbre à l'église, j'essaie de me faire remplacer. Vous comprenez, c'est depuis que j'ai perdu mon mari.

Madame Petit intervint :

- Passons au salon, il y a plein de choses à manger, et à boire bien sûr. J'ai pensé que vous n'auriez pas envie de manger des cochonnailles à cette heure-ci.

Le salon n'était pas très grand (les pièces sont en général petites dans ces maisons du début du siècle), mais on s'y sentait bien. Les fauteuils étaient un peu fatigués. Sur les murs, la toile tendue était certes passée, mais apportait une touche de confort bourgeois tel qu'on le concevait quarante ans plus tôt. Dans la cheminée, qui n'avait pas servi depuis des années, un feu de charbon factice, avec une lumière tournoyante censée créer l'illusion. Ce petit bijou était un cadeau de Mauricette, qui l'avait rapporté d'une récente escapade en Angleterre. Elle s'y rendait périodiquement pour faire son shopping, sachant qu'elle pouvait se faire héberger par une amie d'enfance qui s'y était installée et enseignait dans une école privée. Mauricette s'habillait très « anglais »,

avec des couleurs parfois étonnantes, et rapportait pour ses amis, outre des pots de marmelade d'orange, de la lemon curd, des chocolats fourrés à la menthe, du haggis en conserve, et des bizarries britanniques comme ce feu de charbon électrique. Elle portait tout l'hiver un duffle-coat bleu et un curieux petit chapeau à la forme indéterminée, et c'est pourquoi ses élèves l'appelaient Mademoiselle Paddington.

Comme les dimensions du salon ne le permettaient pas, le sapin de Noël avait été installé dans la salle à manger. Madame Petit avait tenu à acheter un sapin naturel, pas un Nordmann, mais un vrai sapin, un épicéa qui sent le sapin et perd ses aiguilles, comme lorsqu' Alexandre était petit. Elle l'avait décoré avec des guirlandes et des boules qu'elle n'avait pas ressorties depuis des années, une façon de faire comprendre à Alexandre et Mauricette qu'elle aimerait bien les voir se marier, et voir un petit enfant tourner autour du sapin.

- Venez, Adrienne, que je vous présente Julien. Ce garçon était un camarade de lycée d'Alexandre, ils se sont retrouvés tout récemment, et je le revois pour la première

fois depuis plus de vingt ans. Je l'ai eu dans ma classe en cours préparatoire, c'est moi qui lui ai appris à lire. Il est garagiste à Saint Martin.

- Oh ! comme c'est intéressant, répondit Madame Masnière qui visiblement pensait à autre chose.

2. Retrouvailles

L'histoire avait commencé le jour où Madame Petit avait dit à son fils : «Alexandre, il faudrait que tu regardes la voiture de ton père. Depuis qu'il est mort, je ne m'en suis servie qu'une seule fois. Il faudrait vérifier les niveaux, la pression des pneus, et faire un petit tour avec pour voir si tout est en état. Je ne sais pas s'il reste encore beaucoup d'essence. Pense à mettre la batterie en charge, elle doit être à plat. »

Lorsqu' Alexandre avait pris sa retraite de la Marine, il avait quitté le petit appartement qu'il louait à Brest. Comme il n'y avait plus d'attaches depuis quelques mois, il était allé s'installer provisoirement chez sa mère, à La Garenne. (La vérité, c'était que « ses attaches » s'était détachée de lui). Il voulait prendre le temps de réfléchir à une deuxième carrière, car il ne pouvait pas décentrement cesser toute activité à l'âge de quarante-deux ans. Mais rien ne pressait, car s'il ne totalisait que 22 ans de service, il bénéficiait, en raison de ses embarquements et de sa participation à des opérations extérieures, d'une majoration d'annuités qui lui permettait

d'avoir une pension complète, qu'il avait perçue immédiatement puisqu'elle pouvait être liquidée après 17 ans de service. Il avait ainsi de quoi vivoter tranquillement pendant un bon moment, à condition de ne pas faire de folies.

Il avait tout de suite fait la connaissance de Mauricette, la jeune institutrice que sa mère avait prise en amitié. D'esprit indépendant, la jeune femme avait commencé des études d'anglais, mais pour de multiples raisons, n'avait pas poursuivi, et s'était engagée dans l'enseignement élémentaire. Elle n'en avait pas pour autant cessé d'étudier l'anglais, la langue, la littérature, la civilisation. Lorsqu'on l'interrogeait sur la question, elle disait : il y en a qui ont une licence, une maîtrise, et qui ont passé les concours, moi, je me suis contentée d'apprendre l'anglais. Elle évoquait volontiers un vieil instituteur, fort cultivé, qui s'était fait un jour toiser par une jeune collègue :

- Moi, Monsieur, j'ai une licence de lettres et le bonhomme avait répondu :

- Madame, moi, je n'ai pas de licence, j'ai des lettres !

Et c'est vrai qu'elle possédait la langue sans doute mieux que bien des enseignants diplômés dans la spécialité. En

dépit de l'indigence du traitement, Mauricette était une institutrice heureuse de son sort. Elle avait conservé son logement de fonction, mais restait souvent dormir chez les Petit. Madame Petit qui avait largement favorisé la rencontre avec son fils, n'était point hostile à cette liaison, estimant qu'il était grand temps qu'Alexandre prenne racine, et qu'il avait trouvé la personne idéale. Dans l'immédiat, il remplaçait pour les petits travaux domestiques, Monsieur Petit, récemment décédé.

Alexandre avait donc remis en route la voiture, mais il avait l'impression que le moteur ne « tournait pas rond » avec un ralenti instable. Les deux garagistes de La Garenne qu'il avait consultés lui avaient fait comprendre qu'ils ne voulaient pas perdre leur temps avec cette vieille Austin :

- Allez plutôt voir le Troué, à Saint Martin, il s'y connaît pour les anciennes. Ça s'appelle *le Grand garage moderne*, rue de l'Église. Vous trouverez facilement. Comme Saint-Martin n'était qu'à une dizaine de kilomètres, il s'y était rendu immédiatement. Voyant qu'il n'y avait personne dans le petit réduit qui servait de bureau d'accueil, Alexandre s'aventura dans l'atelier. Pas de pont élévateur, une fosse à

l'ancienne, mais un outillage sérieux, qui devait même permettre d'usiner des pièces indisponibles. De la fosse émergea une tête coiffée d'un béret graisseux. Pas bien grand, ni très épais, l'homme n'était pas de première jeunesse. C'était à n'en point douter, le maître des lieux. Il interpella Alexandre d'un :

- C'est pour quoi ? moyennement engageant.
- C'est vous Monsieur Le Troué ?
- Ah ! Non, ça suffit, je ne vous permets pas. De toutes façons, j'ai pas le temps d'écouter vos conneries.
- Comment ça ? Je vois plusieurs garages chez moi, à La Garenne, et personne ne veut s'occuper de ma voiture. Ils m'envoient chez vous, on me dit "voyez Le Troué, au Grand garage moderne à Saint Martin, il n'y a que lui pour s'occuper des vieilleries". Donc je viens chez vous, et vous m'engueulez !
- Bon, d'accord, fallait le dire. Ce n'est pas votre faute. Je m'appelle Fauré, F-A-U- R-É.
- Comme Gabriel ?
- Connais pas, il n'est pas client chez moi.
- J'entends bien, Monsieur Fauré, et alors ?

- Et alors ? Ben comme je ne suis plus tout jeune, y en a qui m'appellent le père Fauré. C'est idiot parce que je n'ai pas d'enfants, mais passons. Vous me suivez ?

- Pas vraiment.

- Le père Fauré ? Le perforé, le troué ! C'est ça l'astuce, pas très malin, bref j'en ai marre.

- Excusez-moi Monsieur Le...heu Fauré.

- Et qu'est-ce que c'est votre engin ?

Lorsqu'il vit la voiture, sa grimace de vieux singe se transforma en un visage d'homme souriant et affable.

- Hé ben dites donc, ça fait un bail que je n'avais pas vu d'Austin Westminster. C'est à vous ?

- C'était à mon père. Il est décédé. Il l'avait achetée dans une vente aux enchères, elle était presque neuve, et ce qui l'avait emballé, c'était les sièges épais, la ronce de noyer, la moquette.

- Je vois ça, elle est impecc. Et qu'est-ce qu'elle a ?

- Je ne sais pas, le ralenti instable, ça manque de puissance. Je sais bien que ce n'est pas une voiture de sport, mais tout de même. Il faut dire qu'elle n'a pas beaucoup tourné depuis un certain temps.

Le père Fauré avait soulevé le capot.

- Ah tiens donc ... C'est votre père qui avait changé les carbus ?

- Ça m'étonnerait. Il n'était pas du genre à soulever le capot. Incapable de planter un clou. Il y a quelque chose qui cloche ?

- Oui et non, disons c'est une curiosité. Je ne sais pas si vous savez, la Westminster a le même moteur que la Healey, le 3 litres de série C. L'une et l'autre ont deux carburateurs SU. Mais pendant un moment, Austin avait monté 3 SU sur la Healey. Ça donnait plus de nerf, mais ils ont abandonné, parce que les carbus avaient tendance à se dérégler. Et là, vous avez une Westminster avec 3 SU, comme sur certaines Healey. Normalement, elle marche mieux qu'avec 2 carbus, mais comme sur la Healey, ça se dérègle facilement. On va voir, mais avant de faire quoi que ce soit, on va vous les synchroniser. C'est pas compliqué, mais faut savoir, et aujourd'hui, il n'y a plus grand monde qui sait. C'est mon associé qui va s'en occuper, c'est moi qui lui ai appris. Je suis sûr qu'il n'a jamais vu de Westminster.

- Eh, dis donc Julien, viens voir, il y a du travail pour toi.

L'associé sortit d'un cagibi sur la porte duquel il était écrit sans modestie « laboratoire », sans doute pour qu'on ne le confonde pas avec les toilettes.

- On a une Austin Westminster. Et qui plus est avec 3 SU. On va commencer par synchroniser les carburateurs.

Alexandre eut une impression étrange en voyant ce grand échalas qui flottait dans sa combinaison, et qui le dévisageait.

- Hé bien Alexandre, tu ne me reconnais pas ? Je sais bien que j'ai changé, mais pas à ce point. C'est peut-être la barbe ?

- Attendez, vous ne seriez pas, euh, c'est toi, Julien ?

- Exact, gagné.

- Mais je n'y comprends rien. Ma mère m'a dit qu'elle avait un jour rencontré la tienne, et qu'elle lui avait dit que tu voulais rentrer dans les ordres ?

- C'est vrai, mais ça n'a pas tenu longtemps. C'était lorsque tu t'es engagé dans la marine et qu'on s'est perdu de vue. J'étais en révolte contre tout, et en fait j'avais trouvé ça pour faire enrager mes parents. Et puis j'ai commencé une licence de philo, mais je me sentais tourner à vide. Et finalement, j'ai trouvé ma voie dans la mécanique.

- Et moi je viens de prendre ma retraite, après 22 ans de service ! Comme tu vois, j'ai pris quelques kilos. On mange bien dans la marine et je dois reconnaître que mes activités étaient plutôt sédentaires.

- Et qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

- On verra... Je te laisse ma voiture. Quand je viendrai la reprendre, je t'invite à déjeuner. On a plein de choses à se dire, depuis le temps.

- Si tu veux répondit Julien, pas tout à fait convaincu.

Deux jours après, Alexandre venait reprendre son Austin, qui tournait mieux, en effet. Comme il est d'usage dans ces petites entreprises artisanales, le Grand garage moderne fermait de midi à deux heures. Alexandre et Julien avaient donc largement le temps de déjeuner, dans l'unique restaurant de Saint-Martin, un établissement modeste qui accueillait une clientèle d'habitues, des fidèles de l'andouillette et de la brandade de morue. Alexandre et Julien avaient beaucoup à se raconter, pour résumer, toute leur vie depuis le bac, en d'autres termes, presqu'un quart de siècle. Alexandre n'avait pas moisni en faculté de droit : recalé à l'issue de la première année, il avait demandé à faire

son service dans la marine, en acceptant un appel décalé. Le premier mois, au Centre de Formation Marine d'Hourtin lui avait semblé difficile, et puis il s'était habitué, et une fois embarqué, avait apprécié l'esprit d'entraide, la solidarité qui règne à bord, et même la discipline, qui est souvent plus protectrice que contraignante, car au-dessus du chef plane le règlement, et au-dessus même du règlement, les traditions de la marine, traditions auxquelles même l'amiral ne saurait se soustraire. Et au-dessus de l'amiral, au-dessus des traditions de la marine, celle à qui tous les marins doivent se soumettre, la Mer. Après la durée réglementaire de son service, il avait comme on dit rempilé, fait l'école des fourriers, et terminé au grade de maître principal.

Pour Julien, la difficulté avait été de trouver un maître d'apprentissage, alors que, « presque licencié en philosophie », il avait déjà 22 ans, et un profil atypique pour un apprenti mécanicien. Il avait eu la chance de rencontrer le père Fauré, qui avait su reconnaître dans le philosophe raté un garçon motivé, curieux de tout, désireux d'apprendre, dès lors qu'il s'agissait de problèmes concrets.

Alexandre et Julien étaient camarades de lycée, sans pour

autant être de grands amis. Seulement, Julien avait une petite sœur, Sylvie, qui plaisait beaucoup à Alexandre. Elle avait 14 ans lorsqu'il allait en avoir 17. Elle était jolie, fine et délicate, mais les garçons ne la regardaient pas, car elle était timide et réservée, et l'on comprenait tout de suite qu'avec elle il n'y aurait pas d'ouverture possible. Alexandre, lui, l'avait remarquée, elle semblait si fragile... Aujourd'hui encore, il la revoit, avec son costume veste-pantalon en velours vert pâle, son pull en lambswool orangé , et ses mocassins en daim, un vrai petit mannequin junior. Si elle n'avait pas été si effacée, c'eût été la vedette du lycée. Alexandre espérait que Julien favoriserait un rapprochement amical avec Sylvie, qui pourrait évoluer vers une relation plus tendre. Mais la jeune fille ne semblait pas réceptive. Gentille, aimable, mais d'une totale indifférence aux avances discrètes d'Alexandre. Un jour, il s'enhardit, et se décida à lui faire un cadeau. Il fallait que ce soit personnel, avec un message facile à comprendre, mais qui ne puisse en aucune façon effaroucher une très jeune fille. Et puis il ne fallait pas que ce ne soit un cadeau trop coûteux. Il avait longtemps réfléchi, puis s'était décidé pour un disque, quelque chose

qui appellerait un commentaire. D'emblée, il avait écarté les succès à la mode. Et puis l'inspiration lui était venue : il fallait qu'il réussisse à trouver le single de Brenda Lee, sorti en 1960, *Sweet Nothings*. D'abord, il pourrait lui expliquer qui était Brenda Lee, que l'on connaissait peu en France, et puis il écrirait quelques mots sur la pochette : « Sweet Nothings pour Sylvie ». Là encore, il faudrait expliquer la signification de « Sweet Nothings », une façon détournée de se déclarer...

Il eut beaucoup de difficultés à trouver le disque, il dut faire sur les marchés les marchands d'occasion, parce qu'à cette époque déjà les disquaires commençaient à disparaître et le vinyle n'était pas encore revenu à la mode. Enfin, il finit par trouver chez un brocanteur le 45 tours d'origine, édité par Brunswick. Après avoir à plusieurs reprises remis à plus tard sa visite, il s'était enfin décidé à se rendre chez Julien, un mercredi après-midi, là où il était certain de trouver Sylvie. Ce fut Julien et non sa mère qui ouvrit la porte :

- Maman est partie accompagner ma sœur à l'hôpital. Je ne t'en ai jamais parlé, mais elle a une maladie, je ne sais pas trop quoi exactement, une forme de leucémie je crois. Elle

est née comme ça. D'habitude, ça va, certains jours mieux que d'autres, mais là, aujourd'hui, elle était très mal, et le médecin a dit qu'il fallait absolument l'hospitaliser.

Alexandre commençait à mieux comprendre son attitude un peu étrange. Si elle était souvent solitaire, si elle ne se joignait pas aux jeux des autres, c'est qu'elle se sentait toujours fatiguée, trop faible. Et puis un jour, on apprit le décès de la jeune fille. Alexandre n'osait pas aborder la question, mais l'heure tournait, et Julien allait bientôt retourner au travail.

- Julien, je suis très embarrassé, je ne veux pas raviver des souvenirs douloureux, mais il y a quelque chose qui me perturbe depuis bien longtemps. À propos de ta petite sœur. J'ai eu du chagrin, mais tu sais ce qu'il en est des amours d'adolescent, on s'en remet assez vite, et paradoxalement, on n'oublie jamais. Je me sens coupable, même encore aujourd'hui, après toutes ces années, de ne pas être allé à ses obsèques. Pourquoi ? Je n'ai pas osé, j'avais honte, mais de quoi ? Je me disais qu'on allait me trouver ridicule. J'y pense encore aujourd'hui. Est-ce que j'avais peur de ne pas savoir me comporter comme il convient ? Et puis je ne voulais pas

me mettre à pleurer en public. Je n'étais allé qu'à un seul enterrement, celui de mon grand-père. Il n'y avait que la famille au sens le plus restreint, pas plus de dix personnes. C'était triste. Tu vas me dire que c'est normal, un enterrement, ça n'est pas fait pour être gai, mais tout de même, dix personnes... J'espère qu'il y avait du monde, pour Sylvie.

- Oui, il y avait la famille, des amis, des voisins, quelques profs du lycée, des collègues de travail de mes parents, quelques camarades d'école. Je te rassure, on ne s'est pas aperçu de ton absence, et je ne m'attendais même pas à de te voir.

- Il n'empêche, encore aujourd'hui j'y pense. J'aurais dû. Je crois que j'avais peur que les autres du lycée se moquent de moi . J'étais idiot et amoureux, mais ce n'est pas une excuse.

- C'est l'heure de retourner au travail. Tu vas reprendre ta voiture. Ce serait bien de rincer le bloc moteur et de changer le liquide de refroidissement, faire une vidange par précaution, et puis changer le liquide de freins. Au bout d'un certain temps, il absorbe de l'humidité. C'est un modèle rare, ça vaut la peine de la soigner. Ne t'inquiète pas, je vais te faire un prix. Et puis tu

n'as pas besoin de facture ? Les deux hommes s'étaient compris.

- À propos, comment vont tes parents ?

- C'est vrai, tu ne sais pas, ma mère est décédée, comme on dit d'une longue et douloureuse maladie. Je n'ai plus que mon père, qui n'est pas en grande forme, et qui est allé s'installer dans le Lot, près de sa sœur.

- Et toi ?

- Mon père est décédé il y a deux ans, c'est pour cela que je m'occupe de sa voiture. J'habite provisoirement chez ma mère, à La Garenne. Elle serait heureuse de te revoir. Elle n'oublie aucun de ses anciens élèves. Mais j'ai oublié de te demander. Tu es marié ? Des enfants ?

- Non, enfin je ne le suis plus, pas d'enfants. Et toi ?

- J'aurais eu le temps. Ceci étant, j'y songe.

- Pour en revenir à nous, as-tu quelque chose de prévu pour Noël ?

- Pas vraiment. Je n'ai pas le temps de descendre dans le Lot pour le 24 décembre. J'irai un peu plus tard, puisqu'on ferme le garage entre Noël et le 3 janvier.

- Alors, viens chez nous. Je te propose de nous accompagner à

la messe de Minuit. Ce n'est pas qu'on soit particulièrement croyants, mais c'est une belle messe, avec les chants de Noël. Si tu préfères, tu pourras rester à la maison avec ma mère, pendant l'office. Ce n'est pas qu'elle refuse d'aller à l'église, mais elle a toujours des préparatifs de dernière heure. Ensuite, nous faisons un petit réveillon. Nous avons largement de quoi te coucher, et tu pourras ainsi partager notre grand déjeuner du 25. Cela fera plaisir à ma mère, je t'assure. Depuis la mort de mon père, la maison est bien vide, on ne reçoit plus beaucoup.

3. Madame Manières se lâche.

En ce soir de Noël, Alexandre retrouvait avec un plaisir infini les desserts de son enfance, et Mauricette n'était pas en reste. C'était admirable de voir cette frêle jeune femme avec un tel coup de fourchette (à gâteaux !), tandis que Julien était plus timide, sans doute moins porté que ses amis sur le sucré. Avec la bûche, qui était crèmeuse à souhait, Madame Manières s'était servi trois bons verres de vin.

Madame Petit s'en était aperçue.

- Hé bien ma chère Adrienne, je vois que vous aimez le Sainte-Croix-du-Mont. C'était le vin que préférait mon mari. Il le commandait directement à la propriété. J'en ai encore deux caisses de douze.

Madame Petit voyait qu'avec un ou deux verres de plus, la chère Adrienne allait verser dans les confidences. Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud, avant qu'elle ne reprenne sa mine de chaisière.

- Alexandre, ouvre-nous donc une autre bouteille.

Avec un quatrième verre, Adrienne Manières s'épanouit comme une rose.

Souvent, la solitude me pèse. Le veuvage n'est pas facile à vivre.

- J'en sais quelque chose, ma pauvre amie, répondit Mme Petit.

- Oui, mais vous, Catherine, ce n'est pas pareil. Vous avez atteint un âge où certaines choses, enfin je veux dire, parce que moi je suis encore jeune, j'ai tout juste cinquante ans... Je n'ai pas été mariée très longtemps, deux ans, mais j'avais pris depuis longtemps des habitudes, vous voyez ce que je veux dire...

- Non pas vraiment, répondit Mme Petit qui avait très bien saisi mais s'amusait à faire parler Madame Manières, laquelle n'avait plus tout à fait ses esprits.

- Il y en a qui disent que la perte du conjoint, c'est comme un appareil dentaire. Au début, la perception est très présente, on ne pense qu'à ça, et puis au fil des jours, ça se dissipe, et on finit par oublier totalement. Moi je peux vous dire que ça n'est pas vrai. Parce que mon mari, enfin comment vous expliquer ? Et sur le ton de la confidence : Mon époux était superbement monté, une bite de concours !

Mme Manières croyait parler à voix basse, mais en réalité,

l'alcool lui avait fait hausser le ton. Les autres l'avaient entendue, Alexandre avait manqué avaler de travers, Julien étouffait un fou-rire.

Dame Catherine, dont la charité n'était pas la première vertu, voyant qu'elle avait ferré le poisson, poussa un peu plus loin, et, mielleuse :

- Je veux bien vous croire ma bonne amie, mais comment pouviez-vous en juger ? Vous aviez des points de comparaison ? Je vous avouerai que je serais bien incapable d'émettre une quelconque appréciation, parce que moi, à part mon défunt mari, je n'ai pas de repères. Mais reprenez un peu de Sainte-Croix-du-Mont. Il est excellent, n'est-ce pas ?

Après avoir repris non pas un peu, mais beaucoup de Sainte-Croix-du -Mont (Vous permettez, on croirait boire le sang du Christ...) Adrienne, qui s'était déjà beaucoup avancée dans l'intime et le parler franc, perdit toute retenue.

- Il faut dire les choses, je suis moche. J'étais une enfant ingrate, adolescente, je suis devenu franchement laide. Pas besoin de vous dire que les garçons ne me regardaient pas. J'avais beau me chanter « tous les garçons et les filles » en m'imaginant être Françoise Hardy, rien n'y faisait. J'aurais

tout donné pour avoir un joli visage, et surtout, un corps de femme, avec des courbes, au lieu d'être taillée à coups de serpe, avec des grands pieds, des pattes de poulet. Et des seins, vous avez vu mes seins ? Il n'y en a pas, deux sacs vides qui pendent tristement. À vingt ans j'étais vierge, destinée à ne rien connaître d'autre de la vie que le clavier de mon harmonium. Et puis le hasard m'a conduit à faire comme on dit de mauvaises lectures, et j'ai découvert le pouvoir du sexe. Vous avez encore un peu de Sainte-Croix ?

Dame Catherine vit qu'elle tenait le bon bout :

- Alexandre, va nous chercher une autre bouteille à la cave. Ou plutôt, prends-en deux. On va d'abord boire à la santé de notre curé, qui nous a fait une belle messe de minuit, d'après ce que je comprends. J'aurais bien aimé y assister, mais il fallait que je prépare le réveillon.

On servit abondamment Madame Manières qui reprit son récit.

- J'ai compris que je pourrais avoir tous les hommes que je voulais. Les hommes sont tous des porcs, je vous le garantis. Inutile d'être belle, j'étais laide, et ça pouvait même être un avantage, il y en a plus d'un que ça excite. Et puis il y a ceux

qui recherchent les femmes contrefaites, les handicapées, et même des femmes amputées avec des prothèses ... Il suffisait je donne l'impression d'être un peu tordue, que je leur propose de faire des choses qu'ils ne connaissaient pas, que je leur débite des saletés, que ... Je me souviens même d'un médecin que ça excitait de me traiter de sale pingite ! Pourquoi sale pingite, je vous demande ? À la réflexion, je me demande, paix à ses cendres, si Monsieur Manières n'était pas lui aussi un peu obsédé et si ce n'est pas la raison pour laquelle il avait accepté de m'épouser. Bon, tout ça pour dire que j'en ai vu des petites et des grosses, des vertes et des délabrées, des longues et des courtes, et si je vous dis que mon défunt en avait une qui aurait pu lui valoir une coupe, je sais de quoi je parle. J'aurais bien aimé qu'il fasse des concours, mais il n'a jamais voulu, trop délicat, trop précieux pour ça .

- Ben dites-donc, Madame Manières, on s'éloigne du p'tit Jésus, dit Mauricette en riant. Et ces concours, où est-ce qu'ils se déroulent ? Et est-ce qu'on gagne des coupes ?
- Ça, pour les concours, il y a des cercles, mais pour en faire partie, faut être introduite. J'en connaissais plusieurs et

même, une fois, j'ai fait partie du jury. Mais je vous en supplie, ne le dites jamais à Monsieur le Curé.

Dame Catherine pensa qu'elle en avait assez appris et proposa à Mauricette de se mettre au piano. Elle avait pris des leçons, régulièrement pendant toute son adolescence, et sans avoir une maîtrise totale de l'instrument, pouvait exécuter correctement des morceaux assez simples. Elle avait commencé avec *Il est né le divin enfant*, et avait poursuivi par quelques autres chants de Noël que tout le monde avait repris. *Entre le bœuf et l'âne gris*, et surtout *Minuit chrétien*, que l'on peut beugler sans retenue. Madame Petit chantait juste et bien. Madame Manières était trop partie pour sortir autre chose que de petits gloussements dans le suraigu. Quant aux deux garçons, ils y allaient de bon cœur. Et donc la petite soirée allait se terminer. La maîtresse de maison proposa les chocolats à la liqueur, avec pour accompagner, un porto bien charpenté. On vida la bouteille. Madame Manières, qui avait déjà bien fait honneur au Sainte-Croix du-Mont, s'était assise sur le canapé, tout près de Julien :

- Dites-moi, Julien, c'est vrai ce qu'on raconte ? Que vous avez été curé ?

- C'est une légende, chère Madame, mais si c'eût été vrai, je n'en aurais pas à rougir. Nous jouissons fort heureusement en France de la liberté de culte. Et de la même façon qu'il n'y a rien de mal à entrer en religion, il n'y a aucun mal à en sortir. Je vais vous dire la vérité. Dans ma dix-huitième année, j'ai traversé une période d'exaltation, je mélangeais Vishnou, le Christ, Bouddha, le tout avec un peu d'herbe sur un fond de musique psychédélique. J'avais menacé mes parents d'entrer dans les ordres . Mais ce n'est pas allé plus loin.

Mais la bonne Adrienne ne voulait point entendre la vérité. Il lui plaisait de penser que Julien avait été un ministre du culte. Elle poursuivit, en se pressant contre lui :

- Je ne vous crois pas, Monsieur l'Abbé ... Mais d'abord, ça vous ennuie si je vous appelle Monsieur l'Abbé? Ça me ferait plaisir, ça me rappelle des souvenirs.
- Si ça peut soulager vos hémorroïdes, pourquoi pas ? Mais tant qu'à faire, vous pourriez me donner du Monseigneur !
- Oh, Monsieur l'Abbé, vous alors, minauda Madame Manières en se rapprochant de lui.

C'est là qu'Alexandre vit que son camarade avait bien évolué. Il avait développé son sens de l'humour, y ajoutant le

don des formules savoureuses. Difficile de croire qu'il avait appris tout cela dans la *Revue technique automobile*. L'élocution de la bonne Adrienne devenait quelque peu embrouillée, mais néanmoins elle poursuivit :

- Moi, j'aurais voulu rentrer dans l'ordre, non dans les ordres. Pour les femmes, on dit rentrer dans l'ordre ? Recevoir les ordres, être sous vos ordres... Oui j'aurais aimé être à vos ordres.

- Hé bien dans ce cas, appelez-moi Monseigneur.

Madame Manières était déjà bien avancée : les idées brumeuses, peut-être pas beaucoup plus que d'habitude, mais surtout la voix pâteuse et la démarche vacillante.

- Je crois, Madame Manières, qu'il serait temps de rentrer, il est très tard, dit Julien. Catherine intervint :

- Madame Manières habite tout près de chez nous, à quelques centaines de mètres. Ce n'est pas la peine de prendre la voiture, mais il faudrait que quelqu'un l'accompagne. Elle pourrait glisser sur la neige.

- Je veux bien le croire, dit Julien, d'autant qu'elle me semble un peu fatiguée . Je vais la reconduire.

- Oh Monseigneur l'abbé, vous êtes bon trop bon..

- C'est tout naturel, Madame, vous pourriez glisser sur la neige et vous fracturer...le col de l'utérus par exemple.
- Ah, en plus vous vous y connaissez en médecine ?
- À l'origine, je voulais faire médecine.
- Et pourquoi vous avez comment on dit ? dénoncé, euh non renoncé ? à cause de quoi ?
- L'humérus clausus.
- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est du latin
- Ah bon ? C'est beau le latin ».

Ayant ainsi conclu en exprimant son admiration pour l'Antiquité, Madame Manières laissa Julien lui mettre son manteau ; il lui prit le bras pour la soutenir, elle en avait besoin. Elle se collait contre lui. « Monseigneur, je veux mettre un cierge, un gros. On va à l'église ? On mettrait un cierge de concours. Dis, tu veux bien , Monseigneur, un gros cierge? » Elle se cramponnait à lui, tant par affection vineuse que pour éviter la chute. Fort heureusement, il n'y avait pas plus de trois cents mètres jusqu'à son domicile. Julien prit ses clés dans le sac de la dame, ouvrit la porte, et l'installa dans un fauteuil, dans son petit salon, en laissant une petite lampe allumée. Il vit qu'elle

s'était endormie comme une masse. Il rendit compte à ses amis :
- Hé bien dites-donc, elle en tenait une bonne, la mère Manières.
Il n'y avait rien à faire d'autre que de la laisser cuver son vin.
Elle risque de ne pas être très fraîche demain pour la messe de
onze heures ! Il faudra peut-être prévenir le curé, qu'il ne
l'attende pas.

4. Elle est morte

Julien venait de reconduire Madame Manières. J'ai l'impression que je l'ai échappé belle ! Enfin, nous avons fait notre devoir, elle cuve.

- C'est parfait, demain matin, je téléphone au curé pour le prévenir que son organiste ne pourra pas venir dit Madame Petit. Demain, c'est le repas de Noël . Normalement, chez nous, c'est toujours le 25 décembre à midi. Mais du train où l'âne trotte, ce sera sans doute une heure et demie, voire deux heures de l'après-midi . Tâche d'être en forme, Julien. Allez, au dodo les enfants ! Alexandre va te montrer ta chambre.

Le déjeuner de Noël suivait un rite immuable, avec chaque année, toujours le même menu, celui-là même de la mère de Madame Petit, et probablement celui de sa grand-mère. Dans la famille, on évitait les huîtres, qui peuvent avoir la maladie, et les champignons qui peuvent être vénéneux, même les champignons de couche, on n'est jamais trop prudent. On commençait donc par des vols au vent aux ris de veau. Suivaient les filets de poisson au beurre blanc, des soles de préférence, puis la dinde aux marrons. Autrefois, lorsque l'on

était nombreux à table, on choisissait un énorme volatile, qui mettait des heures à cuire. Depuis que le nombre de convives s'était réduit, il fallait trouver une dinde de petite taille, l'exemple même de l'oiseau rare. Pas question de faire impasse sur le fromage et pour terminer, gâteau au chocolat maison - La bûche était réservée au réveillon du soir du 24 décembre.

De multiples anecdotes étaient attachées à ce repas traditionnel, toutes issues d'un lointain passé, et mettant en scène des personnes depuis longtemps disparues. Alexandre connaissait tout cela par cœur, mais ces histoires ressassées chaque année étaient nouvelles pour Mauricette et Julien. Madame Petit passa donc un excellent moment. Du coup, on se rappela Madame Manières. On n'avait pas prévu de l'inviter au déjeuner, mais de toutes façons, elle n'aurait certainement pas pu venir, vu ce qu'elle tenait la veille au soir.

À la fin du repas, Madame Petit dit à Mauricette : « Tu veux bien aller porter une part de gâteau au chocolat à Madame Manières ? Elle devrait être réveillée maintenant. À propos, j'ai téléphoné ce matin à Monsieur le curé, je lui dis

que son organiste s'était sentie très fatiguée après la messe de minuit et qu'elle ne pourrait pas assurer l'office de 11 heures. Ça n'a pas eu l'air de le surprendre. Peut-être qu'il la connaît mieux qu'on ne l'imagine ?

- La confession, Maman !

Il ne s'était pas écoulé cinq minutes que Mauricette apparaissait, tout essoufflée, et l'air effrayé. « J'ai frappé à la porte, j'ai sonné, personne n'a répondu. Mais j'ai pensé qu'elle n'était peut-être pas en état hier soir, de refermer la porte à clé après le départ de Julien. Effectivement, la porte n'était pas verrouillée, et j'ai pu entrer.

- Oui, c'est vrai dit Julien, je ne pouvais pas fermer la porte derrière moi, et j'ai laissé la clé accrochée au clou dans son entrée.

- Alors j'ai vu Madame Manières dans son fauteuil. Elle ne m'a pas répondu. Je me suis approchée, elle était d'une pâleur cadavérique. Et pour cause. Elle avait les yeux ouverts, sans expression. Je l'ai touchée, elle était raide, et froide.

- Morte ?

- On ne peut pas dire le contraire.

- Qu'est-ce qu'il faut faire ? »

Seule Madame Petit avait l'expérience de décès à domicile, de son père autrefois, et tout récemment, de son mari. Elle avait aussi participé aux préparatifs pour une bonne douzaine de personnes de sa famille.

- La première chose, c'est de faire constater le décès par un médecin, sauf que ça ne s'est pas passé chez nous. Comme en plus nous n'avons aucun lien de parenté avec la défunte, il vaudrait mieux appeler la police, qui se débrouillera pour en appeler un. Le jour de Noël, ça va être difficile. Déjà qu'on a toutes les peines du monde à trouver un médecin en semaine pour des vivants alors un 25 décembre une morte ! La question n'est pas de constater le décès, mais de certifier qu'il a des causes naturelles, enfin j'espère. J'appelle la police municipale. Si c'est du ressort de la police nationale, ils verront entre eux.

- Mais Maman, on ne va pas la laisser là ?

- Alors là, mon garçon, ce n'est pas notre affaire. À mon avis, elle peut rester dans son fauteuil jusqu'à demain, d'autant que ça n'a jamais été trop chauffé chez elle. Et comme elle n'a pas de famille, ou du moins personne que

l'on connaisse, je pense que c'est le maire qui décidera. Je crois qu'elle était propriétaire de sa maison, mais c'est encore le maire qui doit le savoir, à travers les impôts locaux . Et avec le paiement des ordures ménagères, il saura tout de suite quelle était sa banque. Il doit même avoir une idée du nom de son notaire. Il commandera les pompes funèbres, et puis pour l'organisation des obsèques, le curé pourrait s'en occuper, ce n'était pas son employeur mais presque. Normalement c'est la famille qui décide de tout cela, mais si elle en a, ce sont des parents éloignés, et je ne sais même pas si on a les moyens de les joindre. Elle avait pris une concession au cimetière lorsque son mari était mort, et avait commandé un monument en grès poli. Les pompes funèbres ont l'habitude, ils s'adresseront au maire.

Deux heures s'écoulèrent, puis la police sonna à la porte, deux gardiens de la municipale. Le plus âgé des deux interrogea : - C'est qui la dernière personne à l'avoir vue vivante ?

- C'est moi, Messieurs, répondit Julien. J'étais allé la raccompagner chez elle, hier soir, enfin plutôt ce matin. Elle avait réveillé avec nous, après la messe de Minuit.

- Vous habitez ici ?
 - Non, mes amis m'avaient invité pour Noël. Je suis garagiste, à Saint Martin, le Grand garage moderne.
 - Ah oui, avec le Troué ?
 - C'est ça même, nous sommes associés.
 - Et c'est vous qui avez trouvé le cadavre ?
 - Non, c'est moi dit Mauricette, j'étais allé lui porter une part de gâteau au chocolat.
 - Et comment avez-vous pu entrer ?
- Madame Petit intervint :
- C'est tout simple. Je l'avais invitée à réveillonner avec nous. Et comme elle avait un peu trop bu, enfin c'est surtout parce qu'elle n'en avait pas l'habitude, notre ami Monsieur Lécuyer l'a raccompagnée et a ouvert en prenant les clés qui étaient dans son sac, parce qu'elle n'aurait pas été capable d'ouvrir elle-même, et a laissé les clés au clou dans son entrée. De ce fait, la porte n'était pas fermée à clé lorsque Mademoiselle Paddington, ici présente, est allée la voir.
 - Bien. Vous avez examiné le corps ? Les deux municipaux prenaient visiblement plaisir à jouer les enquêteurs.
 - Ah surtout pas, dit Mauricette, je n'ai touché à rien. C'est

du ressort de la police je suppose, ou peut-être du médecin ?

- Oui, enfin j'en sais rien. On va plutôt appeler nos collègues de la police nationale, si jamais il y avait une mort suspecte. Enfin, un médecin devrait pouvoir le dire. Un 25 décembre, il va falloir appeler SOS Médecins. Bon, on retourne chez la dame.

- Messieurs, je vous laisse faire votre travail, mais vous prendrez bien quelque chose avant de partir ? J'ai encore du gâteau au chocolat, avec un petit verre de Sainte-Croix-du-Mont ? Devant le refus peu convaincu des deux gardiens, Madame Petit se permet d'insister :

- Je sais vous êtes en service, mais c'est le jour de Noël, il faut tout de même savoir vivre. Mon fils, son amie et moi-même nous n'allons pas bouger. Nous restons à votre disposition, mais je suppose que Monsieur Lécuyer peut retourner chez lui ?

- Oui, vous serez convoqués si nécessaire répondirent-ils à l'adresse de Julien.

Le lendemain , c'était le curé qui rendait visite aux Petit.

- Vous parlez d'une histoire ! Mais ce n'est pas la première fois que je vois un décès subit, comme ça. Des personnes que

l'on croit en parfaite santé et puis... Ça nous fait tous quelque chose à la paroisse, depuis le temps qu'on la connaît. Quand vous m'avez dit que vous pensiez qu'elle ne serait pas capable de venir à la messe de 11 heures, j'ai eu comme un pressentiment. Elle vous était apparue fatiguée ?

- Oui, et je m'en veux un peu de l'avoir retenue pour le réveillon. On aurait dû la laisser aller se coucher juste après la messe.

- Madame Petit, ne vous faites pas de reproches, ça partait d'un bon sentiment de l'inviter. C'était une bonne personne, mais une femme solitaire, un peu secrète, pas toujours facile à comprendre. Je vais vous demander un service. Elle n'avait pas de famille proche, à ma connaissance. Comme vous êtes les dernières personnes à l'avoir vue, et que vous deviez bien la connaître, ce serait bien que vous acceptiez de participer à la cérémonie.

- Oh, Monsieur le curé, nous en serions très honorés, répondit Madame Petit. N'est-ce pas, les enfants ? Les enfants opinèrent du bonnet.

- J'ai vu le maire, poursuivit le digne ecclésiastique, il va prendre toutes les dispositions nécessaires. Il a commandé les

pompes funèbres. Seriez-vous prêts à prendre la parole pendant l'office, pour saluer la mémoire de la défunte ? Je sais bien que vous n'avez pas, comment dire en des termes modérés, une foi très ferme, mais peu importe. Toutes ces dames, qui ne manquent jamais la messe et n'ont que la charité à la bouche, n'aimaient pas beaucoup Madame Manières. Je n'en vois pas une seule capable d'évoquer son souvenir sans lancer quelques vacheries en faisant mine de lui servir des amabilités. Puisque vous êtes les derniers à l'avoir vue, et que vous l'avez invitée à réveillonner chez vous, on peut dire que vous êtes ses plus proches amis, même si ce n'est pas tout à fait exact .

Madame Petit avait à plusieurs reprises l'occasion de travailler avec le curé sur les cas d'enfants particulièrement difficiles, et elle avait apprécié son esprit de tolérance, à cent lieues de son prédécesseur, excessivement rigide. Elle appréciait aussi sa finesse d'esprit. C'est pourquoi elle se risqua à lui faire une proposition :

- Monsieur le curé, ce que j'aimerais, c'est que nous fassions une procession à l'ancienne, en suivant à pied le cercueil depuis l'église jusqu'au cimetière, et vous marcheriez devant

le corbillard, avec les enfants de chœur . Qu'on fasse au moins un enterrement qui a l'air d'un enterrement. Et je suis certaine qu'il y aurait du monde. Il y a beaucoup de gens qui comme moi, déplorent les obsèques à la sauvette qu'on voit aujourd'hui.

- Hé bien chère Madame, je suis entièrement d'accord, c'est une excellente idée. Adrienne Manières a tenu longtemps l'harmonium. On lui doit bien de partir avec un peu de pompe, et je pense qu'elle aurait aimé qu'on suive les usages d'autrefois.

Alexandre et Mauricette avaient été tout d'abord surpris, puis à la réflexion, assez enthousiastes. Julien l'était beaucoup moins, il ne voyait pas ce qu'il allait faire dans ce carnaval. D'autant qu'il avait son garage à faire tourner. Mauricette était fonctionnaire, et Alexandre n'avait dans l'immédiat, rien d'autre à faire qu'à s'amuser. Julien était tout de même venu aux obsèques, pour faire plaisir à son ancienne maîtresse d'école. Comme il n'y avait personne chez elle qui puisse la veiller, le corps avait été conduit à la maison funéraire et c'est là qu'avait eu lieu la mise en bière. La messe fut parfaite. On défila devant le cercueil, mais

Julien, qui n'en avait pas l'habitude, se montra très maladroit avec le goupillon. Au lieu de bien marquer du geste sec qui fait tomber une goutte d'eau bénite, le nom du Père, du Fils, du Saint- Esprit et de l'Ainsi-soit-il, il dessina une arabesque qui rappelait plutôt le Z de Zorro, et Mauricette avait péniblement contenu un fou-rire...

Catherine Petit, qui, sans la fréquenter beaucoup, connaissait un peu Madame Manières, évoqua la musicienne, au service de l'Église , la veuve éplorée qui trouvait dans l'éducation musicale des enfants un soulagement à son chagrin (elle donnait des leçons de piano à quelques morveux du voisinage), la bonne voisine toujours serviable. Et pour conclure, elle fit d'Adrienne Manières une mater dolorosa, qui avait reporté sur ses petits élèves tout l'amour d'une femme privée par la nature des joies de la maternité (ça, personne n'était allé y voir mais Dame Catherine n'avait point pour la vérité une révérence aveugle).

Mauricette, en tant que pédagogue, loua en Madame Manières une collègue dévouée, participant de son côté, à l'œuvre éducative commune et à la régénération de la jeunesse par la musique. Elle raconta comment elle l'avait

aidée à organiser une sortie scolaire au musée des instruments à vent de La Couture-Boussey, dans l'Eure, sans mentionner les torgnoles que feu l'organiste avait distribuées à deux cancrels qui se moquaient de son grand nez.

Alexandre, qui n'avait pas grand-chose à dire de la défunte se lança dans un long (peut-être un peu trop long) développement sur les immenses mérites de l'harmonium, grand frère de l'harmonica, et par voie de conséquence sur les non moins immenses mérites de celle qui lui donnait vie. Julien se présenta comme la dernière personne à l'avoir vue vivante, et prit le parti de jouer la franchise en avouant qu'il ne la connaissait pas, mais que tout ce qu'on avait dit avant lui était vrai et juste, parce que les personnes qui avaient parlé étaient les plus dignes de confiance.

Madame Petit, qui était la plus âgée, et la plus au fait des usages, avait donné ses conseils : on voit trop de nos jours, de tenues négligées aux obsèques, allant même jusqu'aux pantalons de jogging assortis de chaussures de sport, presque des pyjamas. Comme il faisait froid, le manteau sombre s'imposait, que l'on allait garder de l'église au cimetière. Il était donc plus commode d'opter pour un manteau long,

dissimulant ce que l'on pouvait porter en-dessous. Mais il fallait tout de même faire attention à ce qui dépasserait .Les hommes devaient impérativement porter un pantalon foncé, gris, noir ou bleu nuit, avec des chaussures noires. Pour elle-même et Mauricette, elles porteraient de la même façon un manteau long, couvrant la jupe ou la robe. Elle estimait que le pantalon n'était pas approprié, mais que la température imposait les bottes ou les bottines. Bien évidemment, les bas ou les collants devaient être noirs. Seul Julien posait problème, parce qu'il traversait l'hiver dans une sorte de canadienne beige, et ne possédait pas de manteau sombre. Fort heureusement, Madame Petit avait conservé quelques vêtements de son époux, dont un manteau gris anthracite qu'elle avait pu prêter à Julien. Il était un peu trop étroit pour qu'il puisse le porter sur une veste structurée, comme une veste de costume, mais avec un gros pull à col roulé, c'était bon.

L'assistance n'était pas très nombreuse, mais il y avait tout de même les plus assidus de la paroisse, deux représentants du petit génie (autrement dit la voirie municipale), qui avaient ainsi la possibilité de se soustraire pour quelques heures au balayage des feuilles mortes, trois

conseillers municipaux, une poignée de retraités dont les enterrements étaient la principale sortie, quelques parents d'élèves, en tout une trentaine de personnes. Il n'y eut pas de musique, parce que le curé ne voulait pas qu'elle soit remplacée immédiatement, et qu'il était au contraire important de bien prendre conscience de sa disparition, et de la place qu'elle jouait dans la vie de la paroisse. L'autre raison était qu'il n'y avait personne pour se tenir au clavier.

Julien avait pris sa matinée pour se rendre aux obsèques. Le père Fauré l'y avait encouragé : « Les morts, avait-il déclaré d'un ton solennel, y a pas à dire, faut les honorer » .

Julien avait pensé qu'il avait eu de la chance, il aurait pu se trouver en situation d'être contraint d'honorer Madame Manières de son vivant. Les trois autres n'avaient pas traîné au cimetière, juste le temps d'un dernier coup de goupillon sur le cercueil.

- En attendant, c'était extra, dit Mauricette. Je ne suis pas mécontente de mon couplet sur la grande pédagogue, dévouée aux enfants. J'ai bien aimé, nous lui avons tenu lieu de famille, et nous avons réussi à en faire un portrait flatteur.
- À en juger par la façon dont elle avait biberonné le Sainte-

Croix-du-Mont, j'ai dans l'idée qu'elle s'entraînait en douce au vin de messe. Savoir si le curé était au courant... Ainsi parla Catherine.

- Il l'était peut-être et il aurait fermé les yeux en échange de quelques faveurs ? suggéra Mauricette, mi-sérieuse.

Alexandre répliqua :

- Des faveurs de cette vieille taupe ? Tu plaisantes ! Il aurait fallu qu'il soit vraiment affamé, ou passablement tordu.

- Oui mais c'était une taupe modèle !

Car la jeune femme n'hésitait devant rien pour faire un bon mot, quitte à choquer ses interlocuteurs, sauf en classe, où elle surveillait attentivement son langage. Elle ne disait jamais rien qui puisse offenser les jeunes consciences mais devant les adultes, n'avait aucune censure et ne reculait ni devant les plaisanteries de potache ni les contrepétées les plus approximatives. En réalité, elle ne respectait rien ni personne dès lors qu'elle pouvait faire rire. Ses parents l'avaient, en souvenir d'une tante de sa mère, disparue de la tuberculose dans son enfance (c'était en ce temps-là une maladie presque toujours mortelle) prénommée Mauricette, un nom qui fleurait bon le prolétaire d'entre-les-deux-

guerres. D'aucunes auraient déclaré à l'école un « prénom d'usage » s'annonçant Vanessa, Samantha, ou Cynthia. Au lieu de ça, elle avait porté Mauricette victorieusement pendant toute son enfance, développant pour faire face aux moqueries, un humour ravageur... C'était peut-être sa silhouette qui avait attiré Alexandre et son minois de souris avec son petit nez pointu et ses taches de rousseur, mais c'était à coup sur son esprit qui l'avait retenu.

À propos des rapports de Madame Manières avec le vin, Alexandre sortit sa science d'ancien de la Marine.

- Je pense comme toi, Maman, qu'elle s'était rodée au vin de messe, parce que pour la messe, on prend presque toujours un blanc doux, voire un blanc liquoreux. On prend du blanc pour ne pas tacher. Vous imaginez les traces violacées d'un gamay rouge sur la serviette ? Et on prend du doux parce que la première messe à jeun, avec un blanc sec, ça arrache.

- Comment tu peux le savoir ? dit Julien. Tu n'as jamais dit la messe, et tu n'as même jamais été enfant de chœur.

- Non, mais il m'est arrivé de commander du vin pour les aumôniers militaires, et ils m'avaient bien expliqué ce dont ils avaient besoin. L'un d'eux m'avait raconté l'histoire d'un

curé breton qui, par économie, avait acheté du Gros plan, bien vert, bien acide, et n'avait pas pu terminer l'office tant ça lui avait ramoné les intestins !

- Enfin, c'était quand même une belle cérémonie. Notre pauvre curé, tu as vu comme il manie l'encensoir ? On dirait un sourcier avec son pendule. L'encensoir, il faut le balancer avec ampleur, en souplesse, d'un geste généreux. Ah puis je reconnais que ça m'a fait plaisir de mettre mon petit chapeau à voilette, ajouta Catherine. Ça faisait des années que je ne l'avais pas mis. Ça met tout de même une femme en valeur.

- Maman, tu ne l'avais pas mis pour l'enterrement de Papa ?

- Oh ce jour-là, mes enfants, je ne cherchais pas à faire de l'élégance. Mais j'avais un chapeau à voilette pour mon mariage à la mairie. Ton père adorait . Tout cela pour dire que je suis contente de vous. Vous étiez tous habillés comme il se doit pour un enterrement, comme plus personne ne s'habille aujourd'hui. Mon petit Alexandre, quel dommage que tu n'aies plus droit au port de l'uniforme. Et Mauricette était bien belle, très digne. Dommage qu'on n'ait pas pu tout décider. Je pense qu'on aurait choisi d'autres textes, et surtout d'autres chants.

- Il faudrait qu'on ait bientôt une autre occasion pour se rattraper, déclara Julien.

Et Madame Petit de renchérir :

- Et puis moi, j'aurais choisi un autre cercueil. Le vernis satiné, c'est peut-être à la mode, mais ça ressemble à un cercueil destiné à la crémation. Et avec ça les poignées, excusez-moi, mais on aurait dit qu'elles venaient du sous-sol du BHV.

5. La Mort du rat

Alexandre se mit à gamberger, et un soir, révéla le fond de ses pensées.

- Madame Manières devait bien avoir de lointains parents, mais aucun d'eux n'est venu à l'enterrement. Le notaire a bien dû mettre sur la piste des héritiers un généalogiste. Ils se manifesteront s'il y a quelque chose à croquer. En attendant, elle est morte comme une sans-famille. Je me demande.... Je me demande... Ce serait bien de monter une association pour s'occuper des obsèques de toutes les personnes isolées, les SDF, et puis surtout les enfants trouvés, les nourrissons inconnus. On trouve parfois des enfants mort-nés, qu'une mère-enfant, inconsciente et désespérée a déposé dans une poubelle. Il faut les honorer, comme les autres.

- Alors là, tu me surprends, dit Mauricette. Je ne savais pas que ce genre de choses te travaillait.

- On ne peut pas dire que ça me travaille, mais je pense à tous ceux qui vont dans la fosse commune, et que personne n'accompagne. Attention, je sais ce qu'est la fosse commune. Ce n'est pas une sorte de grand trou dans lequel on met tous

les indigents, avec trois pelletées de chaux par-dessus. On enterre proprement, et individuellement, mais au lieu d'ensevelir dans une concession accordée à un particulier, on enterre sur une partie du cimetière qui n'a pas été concédée à qui que ce soit, et qui reste propriété de la communauté. Ça reste digne. Mais les cérémonies sont réduites à peu de choses. On pourrait faire en sorte que tous ces morts soient accompagnés.

Alexandre avait en lui des idées qu'il n'avait jamais osé confier à qui que ce soit. Mais cette fois, il se sentait prêt à se jeter à l'eau.

- Je vais vous dire ce qui m'est arrivé dernièrement. Il y a quelques jours, j'ai découvert, dans la rue, près d'un conteneur à ordures un rat, manifestement mort. Il y en a souvent qui rôdent autour des poubelles, mais ils sont bien vivants. Celui-là était mort, et se tenait allongé sur le dos, appuyé contre le conteneur. Il avait les yeux ouverts, on voyait ses incisives qui dépassaient, comme s'il souriait. Je me suis demandé comment il était venu là dans cette position. Des garnements l'auraient-ils déposé et mis dans cette posture quasi-humaine ? Avait-il été empoisonné par de

la mort-aux-rats ? On ne voyait pas de traces de blessures, ce n'était donc pas un chien qui l'avait tué. Je ne suis pas animé par un amour immodéré des rats, mais ce petit cadavre m'a ému, je me suis senti proche de lui. Il me semblait si vulnérable. J'ai pensé : pauvre petit bonhomme, qui ne demandait qu'à vivre. Oui, c'était un rat, mais pourquoi les rats n'auraient pas le droit de vivre comme tous les êtres vivants ? C'est vrai qu'il faut parfois limiter leur population, mais c'est vrai de toutes les espèces, lorsqu'elles prolifèrent en excès et deviennent envahissantes. Et à mon avis, c'est aussi vrai pour l'espèce humaine, qui devrait savoir contrôler sa fécondité.

Sur cette dernière parole, tout le monde fut d'accord.

- Mais pour en revenir à ce rat, poursuivit Alexandre, j'ai eu envie de prendre le petit corps et de l'enterrer, pour qu'il soit à l'abri des intempéries, et des attaques des corbeaux. Ce sont des charognards.
- Tu en as de bonnes, intervint Mauricette, les corbeaux, il faut bien qu'ils se nourrissent. Et en plus, comme ils sont capables de digérer n'importe quelle pourriture, ils nous débarrassent de cadavres qui pourraient répandre des

infections. Moi j'aime bien les corbeaux.

Madame Petit, parce que les institutrices de cette génération savaient tout sur les plantes, les animaux des champs et les légumes du jardin en profita pour faire la leçon.

- Vous savez comment on reconnaît en vol, un corbeau d'une corneille ?

Alexandre savait répondre, parce qu'il avait écouté sa mère, qui avait aussi été sa maîtresse d'école dans ses deux premières années, au cours préparatoire et au cours élémentaire.

- Le corbeau vole un peu comme un rapace, il sait planer sans effort. La corneille ne peut pas se maintenir en l'air sans un battement continu des ailes.

- C'est bien, mon garçon !

- Maman, toi qui sais tout, quelle est l'espérance de vie d'un rat ?

- Entre deux et trois ans. Ils font tout très vite. Leur croissance est rapide, ils atteignent leur maturité sexuelle entre 8 et 10 semaines, la gestation dure 21 jours.

- J'ai vu la mort avec le cadavre de ce petit animal.

Mauricette intervint :

- Mais alors qu'y avait-il de spécial dans ce rat crevé ?
- J'ai vu la dépouille de ce qui avait été un être vivant, exposé à la vue de tous, soumise aux intempéries, figé par la raideur cadavérique dans une attitude presque humaine, et j'ai eu l'impression de voir mon propre cadavre. Tu es un peu plus jeune que moi, et lorsque tu es allée au catéchisme, on avait déjà changé le discours. Mais moi, j'ai connu le catéchisme « à l'ancienne ». Maman, tu te souviens, on nous faisait apprendre « Qu'est-ce que la mort ? » et la réponse était « la mort est la séparation de l'âme et du corps ». Puisqu'il était mort, il fallait alors en conclure que l'âme du rat s'était séparée de son corps. L'âme des rats ??? J'aimerais bien savoir où elle va ! Je crois que nous partageons le même sort que les rats. J'ai relu récemment un texte de Pierre Loti, Noyade de chat. Il évoque la mort, dont les animaux ont parfaitement conscience et qu'ils conceptualisent en quelque sorte. Et on retrouve la même réflexion dans cette terrible nouvelle, viande de boucherie, dans laquelle il décrit l'abattage d'un bœuf à bord d'un navire, à l'époque où, faute de disposer de moyens de conservation, on embarquait des

animaux vivants pour nourrir l'équipage pendant de longs voyages. Et Loti, se trouvant l'officier de service, doit présider à l'abattage. Pendant un bref instant, le bœuf comprend que c'est la fin et ressent vraisemblablement, et je cite de mémoire une expression de Loti « l'indicible tristesse d'exister et l'horreur de finir ». Et puis je me souviens aussi du récit de son voyage en Palestine, en compagnie de son ami Léon Thémèze. Léo tue une chouette, par manque de discernement. Tous deux en sont navrés, et ils décident d'enterrer la chouette. Pour expier leur faute ? Je ne sais pas.

Alexandre, qui n'avait jamais été un grand lecteur, s'était récemment pris de passion pour Pierre Loti, découvrant tous les textes ignorés du grand public, pour qui Loti n'est que l'auteur de Pêcheur d'Islande et de Ramuncho. Il s'était mis aussi à lire les ouvrages de Théodore Monod. Il avait poursuivi avec Albert Jacquard. C'était la première fois qu'il exposait le fruit de ses méditations. Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il songeait encore aux obsèques de Sylvie. Pourquoi n'avait-il pas eu le courage d'y assister ? Il poursuivit :

- Tous les corps continuent à vivre d'une autre façon après la mort, la matière se transforme, mais ne disparaît pas. C'est la

conscience qui n'existe plus. Et je trouve qu'on devrait en faire un peu plus autour de la mort. Et ça n'est pas forcément triste. Comme nous venons d'en faire l'expérience, les obsèques de Madame Manières ont été plutôt distrayantes, et si nous n'avions pas été là, il n'y aurait pas eu beaucoup d'ambiance. Et je pense à tous ceux pour lesquels on ne fait rien. Les indigents, les sans-famille, les solitaires, qui le sont rarement de leur propre volonté. Est-ce qu'on ne devrait pas monter une association pour constituer une équipe chargée d'animer leurs obsèques, et de faire venir une assistance nombreuse ? Peut-être que Julien serait d'accord pour se joindre à nous, même s'il n'habite pas la commune ?

- Tu as raison, mon fils, dit Madame Petit. Quand je vois les vivants, je me dis qu'ils ne méritent pas toujours, et même rarement qu'on se mette en quatre pour eux. Tu donnes, tu te dévoues, et tu ne récoltes qu'ingratitude. Et même, ça peut te retomber sur le nez. Il y a tout de même pas mal de gens qui méritent bien ce qui leur arrive, et qui peuvent même s'estimer heureux que ce ne soit pas pire ! Tandis que les morts, oui, ils méritent, et de toutes façons, ils ont expié.

Alexandre s'interrogea.

- Je ne sais pas trop comment ça se passe pour les indigents. C'est la mairie qui prend en charge les frais, mais si l'on veut faire une petite cérémonie, où peut-on la faire ? Au cimetière, ça peut s'organiser. J'ai l'ai vu pour des enterrements civils, mais il vaut mieux qu'il fasse beau. J'ai vu des enterrements sous des pluies glaciales. Ça n'est pas en grelottant, abrités sous des parapluies qu'on peut prononcer des éloges funèbres. On peut aller de l'église au cimetière en suivant le cercueil, mais il faut qu'il y ait une cérémonie à l'église, et la loi ne le prévoit pas. Sinon, la maison funéraire, c'est trop loin, et on ne peut pas demander à la mairie de louer une salle....La règle c'est que les obsèques doivent être dignes, mais sans distinction de culte ni de croyance. Et pour la crémation, il faut que le défunt en ait exprimé la volonté, et c'est rarement le cas avec les indigents .

Mauricette proposa :

- Et si on demandait au maire de nous laisser l'usage de la salle polyvalente ? On se réunirait pour une cérémonie laïque et gratuite, et puis on se retrouverait ensuite au cimetière, pour assister à la mise en terre. Pour la musique, il faudra s'en passer, on ne peut plus demander à Madame Manières.

Peut-être même qu'avec l'autorisation des parents, on pourrait venir avec les enfants de l'école ? On les conduit bien le 11 novembre au monument aux morts, pour rendre hommage aux victimes de guerre, je ne vois pas ce qu'il y aurait de scandaleux à ce qu'ils participent à un hommage aux victimes de la pauvreté, de la maladie et de la misère.

- Ça n'est pas idiot ce que tu dis, ajouta Alexandre, sans compter que les guerres amènent la pauvreté, la maladie et la misère, enfin pas pour tout le monde, mais presque et que mort à la guerre ou tué par la misère, c'est un peu la même chose.

6. Angélique

Il y avait une telle affluence à la boulangerie qu'on faisait la queue jusque sur le trottoir. Et devant Alexandre, une femme qui portait un manteau écossais et tenait en laisse un teckel à poil ras, vêtu d'un paletot assorti à celui de sa maîtresse. Alors qu'elle allait entrer dans la boutique, la boulangère lui demanda de laisser le chien à l'extérieur, attaché à l'anneau prévu à cet effet. Voyant sa réticence, Alexandre lui avait proposé tout de suite ses bons offices :

- Madame, permettez-moi de garder votre petit chien pendant que vous ferez vos achats, il est superbe, on pourrait le voler, ou le détacher juste pour mal faire. J'ai tout mon temps et cela ne me dérange pas de laisser passer mon tour.

La femme l'en avait vivement remercié, et le teckel, flatté, l'avait regardé avec considération. Quelques jours plus tard, il croisa à nouveau la dame au teckel. Ils se saluèrent, il fit des flatteries au chien, ils échangèrent quelques banalités sur le froid qu'il faisait, le froid qu'il avait fait, le froid qu'il ferait bientôt. Elle lui annonça qu'elle était nouvelle à la Garenne, venant d'acheter une maison rue Alphonse Daudet.

- Je ne sais pas si vous la connaissez, une grande meulière mais dans le style néogothique tarabiscoté fin de siècle, avec une tour crénelée. C'est plutôt insolite par ici...

- Oui, je vois très bien, elle est connue, et cela fait longtemps qu'elle était en vente. J'ai toujours été intrigué par cette étrange demeure, qu'on appelait le donjon. Enfant, je rêvais d'y jouer à l'attaque du château-fort, il ne manquait que le pont-levis. J'aurais aimé que mes parents l'achètent, mais elle était trop chère pour eux.

- Cela vous amuserait-il de la visiter ?

Alexandre accepta d'emblée, car non seulement il était curieux de la maison, mais il était curieux aussi de sa propriétaire, une petite femme pimpante, d'une bonne quarantaine d'années, bien en chair, abondamment parfumée et teinte en blond. Elle devait être assez originale pour avoir acheté le donjon, et sans doute disposait-elle de quelques moyens.

La maison était telle qu'il l'imaginait, une construction de la fin du 19^e siècle, avec des plafonds ouvrages, des boiseries et des cheminées dans toutes les pièces, le tout quelque peu défraîchi.

- Je l'ai achetée toute meublée. C'était une succession, et les héritiers qui étaient restés de longues années en indivis, avaient tout laissé en l'état. Comme ils se doutaient bien que les amateurs d'art nouveau n'étaient point légion, ils se sont estimés heureux de trouver quelqu'un qui acceptait la maison avec tout son bric-à-brac, et ses toiles d'araignées. Du coup, je n'ai pas payé le mobilier. C'est sûr, il faut aimer, dit-elle désignant une horloge à pendule en onyx surmontée du coquelicot de Van de Voorde. D'autant que ça n'est pas du bronze, c'est un régule. Mais j'aime bien, ça me rappelle mon enfance. Je suis musicienne. J'enregistre surtout pour le cinéma, la télévision, les spots publicitaires et puis aussi pour les artistes de variété. Vous ne me verrez pas souvent sur scène, je préfère travailler en studio, c'est mieux payé et beaucoup moins fatigant. Je ne suis pas un génie musical, je prétends n'être qu'une bonne professionnelle, mais je suis fiable, je suis sérieuse, je respecte mes engagements. Et du coup, on me recherche, et je puis poser mes conditions. On sait qu'il faut qu'une voiture vienne me chercher et me reconduire chez moi, que j'emmène toujours mon chien, que je tiens au respect des horaires, et que j'impose mon prix. Je ne suis pas bon

marché, mais avec moi, pas de caprices, pas de perte de temps. Mon mari est aussi dans la musique, il a fait des arrangements pour pas mal d'artistes connus. Mais vous ne le verrez pas aujourd'hui, il est parti pour deux semaines à Londres, pour une longue session d'enregistrement.

Sans être un grand mélomane, Alexandre était très intéressé, encore plus lorsque la dame l'invita à descendre au sous-sol. « J'ai l'intention d'y installer un petit studio d'enregistrement. Mon instrument préféré c'est l'orgue, et j'en ai un ici. Ce n'est pas un orgue à tuyaux, vous vous en doutez, mais c'est tout de même un B3 d'origine, dit-elle en désignant un orgue Hammond. Alexandre en était ébahi. Il savait ce qu'était cet instrument mythique, l'orgue à roues phoniques au son inimitable, et c'était un B3, le modèle le plus emblématique, le plus abouti ! Le Graal, l'instrument des virtuoses du jazz, de Jimmy Smith à Rhoda Scott. Et il était associé à une authentique cabine Leslie.

- Je vois que vous êtes un connaisseur, dit-elle devant la mine absolument stupéfaite d'Alexandre.
- Oui, Madame. Je me prétends ni musicien ni mélomane, mais je sais que vous avez là une rareté, et je suis persuadé

que l'on ne parviendra jamais, avec l'électronique, à recréer exactement un orgue Hammond avec sa cabine Leslie. J'aimerais l'entendre. Elle mit en route l'orgue, s'installa au clavier, et se livra à une brève improvisation. Le son était fabuleux, mais tout aussi étonnante était la technique de l'organiste. Elle était loin d'avoir des mains de pianiste comme on dit, longues avec des doigts secs et nerveux. Ses mains étaient petites, mais carrées, épaisses, avec des doigts plutôt courts. On peut supposer que certains morceaux « impossibles » comme ont pu en écrire des compositeurs sadiques lui étaient interdits, parce qu'ils requièrent une anatomie particulière, mais pour le reste, elle faisait montre d'une aisance déconcertante. Cette habileté, cette vélocité, c'était à n'en pas douter le fruit de milliers d'heures d'un travail obstiné.

- Madame, je suis confus, je ne sais comment vous remercier, tout d'abord pour la visite, et puis pour cet échantillon de votre talent. Mais nous venons tout juste de faire connaissance. Si j'osais...

- Osez, Monsieur.

- Hé bien voilà, avec ma mère, ma compagne et un ami, nous

avons un projet d'association. Il s'agirait d'accompagner toutes les personnes sans famille, sans domicile, ou inconnues qui décèdent dans la commune. Dans le cas de personnes sans ressources, c'est la municipalité qui prend en charge les frais d'obsèques, mais ce n'est pas entièrement satisfaisant. Personne, sinon les employés des pompes funèbres, n'assiste aux obsèques. Et c'est là que nous interviendrions, pour constituer avec des volontaires, un cortège funèbre, à l'ancienne, où l'on suit à pied le corps du défunt. Parce que notre société fait en sorte que la mort soit escamotée, dissimulée, cachée aux regards. Ce n'est pas la meilleure façon de rendre hommage aux défunts. Dans notre projet, chacun pourrait, selon sa générosité et ses possibilités, apporter des fleurs. J'ai rencontré le Premier adjoint, qui s'est montré très ouvert à cette idée. Comme vous le savez sans doute, la loi ne prévoit pas de cérémonie religieuse, et nous n'avons pas à en décider, ignorant tout des volontés de la personne décédée, mais nous pourrions disposer pendant une petite heure, de la salle polyvalente de la mairie, qui jouxte le cimetière. J'ose donc, Madame, vous demander si vous seriez prête à vous joindre à nous.

- Je le pense. Il y a dans votre projet une pensée charitable, mais sans doute quelque chose de plus élevé, qui se rapporte à notre relation avec la vie. J'ai été élevée par ma grand-mère. Elle habitait près d'un cimetière, et la fenêtre de sa chambre donnait sur l'entrée du cimetière. Chaque fois qu'il y avait un enterrement, ma grand-mère m'appelait pour que nous regardions toutes deux le cortège défiler. Et j'étais fascinée par le spectacle. Un peu effrayée par tout ce noir, d'autant qu'en ce temps-là, personne n'aurait imaginé d'assister à des obsèques dans des tenues de fantaisie. Vêtements noirs pour tout le monde, cravate noire pour les hommes, bas noirs obligatoires pour les femmes. J'étais aussi très curieuse de ces rites étranges et incompréhensibles qui entourent la mort. Je vous suivrai dans votre entreprise. Mais j'y pense, vous voudriez peut-être un peu de musique ?

- Je n'aurais jamais songé à vous le demander, sachant que nous n'aurions aucun moyen de vous rémunérer. Et la personne qui tenait l'harmonium à l'église est décédée récemment. Inutile de vous dire qu'elle n'était pas à votre niveau, mais c'était mieux que rien.

- Je le ferai bénévolement, et avec le plus grand plaisir.

Autant j'aurais exigé un cachet significatif si vous organisiez un spectacle payant, autant je tiens à refuser toute rémunération dans le cadre d'une œuvre pieuse, car c'est une œuvre pieuse, même si vous n'êtes pas croyant.

- Madame, je ne sais comment vous remercier. Oh, j'oubliais de me présenter : Alexandre Petit, retraité de la Marine nationale. Et puis-je vous demander votre nom ?

- Appelez-moi, Angélique, c'est mon nom d'artiste. Et, désignant le teckel : je vous présente Adhémar. Il peut être odieux, mais c'est un bon garçon.

Adhémar en effet avait ses têtes. Comme tous ceux de sa race, il avait une haute idée de lui-même, et n'acceptait des familiarités que de chiens qu'il jugeait bien nés, ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'il parvenait à déjouer la surveillance de sa maîtresse, d'aller faire le tour des poubelles avec tous les corniauds du quartier.

- Si vous êtes disponible, je serais très heureux que vous acceptiez de participer à notre première réunion, que nous tiendrons chez ma mère, mercredi prochain, à 16 heures. Adhémar sera le bienvenu ».

Julien s'était un peu fait tirer l'oreille pour entrer dans

l'association.

- Je ne te dis pas que ça n'a pas d'intérêt, mais tu sais, j'ai le garage à faire tourner, et je ne peux pas laisser tout le travail au père Fauré. D'autant qu'il ne rajeunit pas. Il y a des choses qu'il ne peut plus faire. Passer des heures, plié en quatre pour démonter un tableau de bord par exemple. Je viens de le faire, pour changer un évaporateur de climatisation sur une vieille Jaguar. Il se trouve derrière le radiateur de chauffage, il faut tout déposer. Ah, la vacherie, j'en ai encore le dos douloureux. Il faudrait qu'on ait un jeune, genre ouistiti, pour nous aider. Tout ça pour dire que je veux bien venir assister à un enterrement une fois de temps en temps, quand il n'y aura pas trop de boulot, mais ça n'ira pas plus loin, désolé.
- Oui, je te comprends. Mais si tu peux parler de nous aux gens que tu connais, ce sera déjà bien. Et ce serait gentil de ta part d'assister au moins à notre première réunion.

7. L'Association

En ce dimanche, Alexandre avait réuni dans la maison familiale, les membres fondateurs pressentis de la future association. Il y avait là sa mère et Mauricette, son ami Julien, et Angélique, la femme au teckel, qu'il avait invitée, avec son chien. Mauricette s'était montrée soupçonneuse lorsqu' Alexandre avait parlé d'Angélique : « De quoi a-t-elle l'air ? » Ce à quoi Alexandre avait répondu « d'une artiste », réponse qui ne l'engageait pas beaucoup, mais qui sembla rassurer Mauricette, pour qui « l'air d'une artiste » était synonyme de souillon. Ce n'était pas le cas, mais le premier contact fut néanmoins positif. L'entrain d'Angélique la rendait immédiatement sympathique.

Alexandre fit lecture de son projet.

« L'association aura pour objectif la participation aux cérémonies funèbres de tous les défunts isolés de la commune : personnes seules, sans famille, enfants abandonnés, SDF. Etc... En promouvant les cortèges funèbres traversant la ville, l'association vise à réintroduire la mort dans la vie quotidienne de façon qu'elle ne soit plus

occultée, qu'elle ne soit plus dissimulée, mais admise comme la fin normale de la vie, ou une étape dans la transformation du vivant. Et que l'on prenne le temps de rendre hommage aux défunts, que l'on cesse de les faire disparaître le plus vite possible » .

Il passa rapidement sur les statuts, les règles de fonctionnement, qui sont les mêmes pour toutes les associations, et proposa une cotisation d'un montant très modeste, destiné à couvrir principalement les frais d'affranchissement des courriers nécessaires à la bonne marche de l'association. Il cita la réponse récente à la question écrite d'un parlementaire, qui interrogeait le ministre sur les obligations de la commune en matière d'enterrement des indigents :

Il s'agit, a minima, des prestations obligatoires fixées par la réglementation : la fourniture d'un cercueil ou d'une urne avec une plaque d'identification, l'utilisation d'un véhicule agréé pour le transport du corps et les opérations d'inhumation ou de crémation.

En un deuxième temps, des démarches seraient entreprises pour faire reconnaître l'utilité publique de l'association. Il serait alors opportun d'augmenter sensiblement le montant

des cotisations puisqu'elles seraient déductibles du revenu imposable. Restait à lui trouver un nom.

- Et si on l'appelait Lamdera ? dit Mauricette.

- Lamdera ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Alexandre nous a parlé l'autre jour de ce rat qui l'avait fait réfléchir sur le vivant face à la mort, et nous avait rappelé, enfin pas à moi, parce que j'étais trop jeune, ce qu'on apprenait au catéchisme sur la mort, la séparation de l'âme et du corps avec « l'âme des rats », Lamdera.

- Je ne dis pas que c'est mal trouvé, Mauricette, mais il y a plus d'un qui ne comprendra pas, et puis d'autres qui s'imagineront que c'est une secte satanique qui sacrifie des rats. Il faut faire dans le sobre, le classique, et tant pis pour l'originalité. Je propose « hommage aux oubliés » , ça peut servir à tout. Madame Petit avait du sens pratique.

Les cinq membres fondateurs furent d'accord pour “Hommage aux oubliés”.

C'était le moment pour Alexandre de présenter Angélique.

- Comme je vous en ai déjà parlé, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'Angélique est une musicienne professionnelle. C'est avant tout une organiste, mais comme

nous n'aurons pas d'orgue à mettre à sa disposition, elle viendra participer aux cérémonies avec un orgue électronique facile à transporter. Tout à l'heure, elle va se mettre au piano. Vous verrez ce qu'elle sait faire, c'est étonnant ».

Angélique releva les manchettes de son chemisier, et sans plus de façon, exécuta une petite pièce qui semblait être de Mozart.

- Qu'est-ce que tu, vous nous avez joué ? C'est du classique ou c'est une de vos compositions ? demanda Mauricette qui avait quelques connaissances musicales.

- Ni l'un ni l'autre. Écoutez bien. J'ai arrangé le morceau, avec quelques variations, dans le style de Mozart en effet, mais j'ai conservé la mélodie et les harmonies d'origine.

Elle reprit plus lentement. On ne voyait toujours pas.

- Bien, maintenant, juste la mélodie, dans le rythme initial, vous allez voir, c'est une marche.

- On dirait...dit Catherine

- Ça vient tout doucement ?

- Non, ça n'est pas possible...

La lumière fut. Catherine se mit à chanter le refrain : « Elle ne mettra plus de l'eau dedans mon verre, ah, la guenon,

la poison, elle est mo-o-r-te ! »

- Oui, dit Angélique, c'est une vieille chanson qui s'appelle *Ma femme est morte*, probablement une chanson à boire du Val de Loire. Elle avait été enregistrée par Les Frères Jacques dans les années 50, et avant-guerre par Marcelle Bordas . Dans mon enfance, lorsque quelqu'un mourait, la famille le gardait quelque temps à la maison, on le veillait, les voisins venaient lui dire un dernier adieu. Il y avait toujours à manger, et à boire à l'office, pour ceux qui se relayaient à la veillée. Je ne suis pas sûre qu'ils étaient toujours animés de bons sentiments, mais enfin, on ne cherchait pas à ce que les morts soient soustraits aux regards dans les plus brefs délais. Et je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas aussi l'occasion de se retrouver, et de se distraire un peu comme au temps jadis. Ce que je vous propose, c'est d'accompagner les cérémonies de chansons détournées et réarrangées par mes soins. Le jeu ce sera de trouver le titre de l'original .

Et elle se lança dans une interprétation à la façon de Jean-Sébastien Bach de « z'avez pas vu Mirza ? » de Nino Ferrer.

- Je suis une professionnelle, et je ne joue que si l'on me paie

pour cela. Mais, et c'est toute la différence, je suis sans conditions, volontaire pour assurer l'ambiance musicale dans le cadre d'une association de bénévoles. S'il y en a qui m'enregistrent, je ne leur ferai pas la guerre parce que ces enregistrements sauvages sont trop mauvais, c'est invendable. Mais pas question de jouer au cimetière. D'abord, je ne veux pas me servir d'un ampli portatif alimenté par des piles. C'est tout juste bon pour faire la manche. Et puis je ne tiens pas à me geler ou à me mouiller sous la pluie. Ceci étant, je ne vais pas jouer les divas, j'ai en effet un petit orgue électronique que j'utilise pour des démonstrations, vous pourrez me l'installer dans votre salle des fêtes .

L'idée fut jugée excellente. Le projet d'association prenait corps. Julien semblait captivé par la nouvelle venue. Il fit mine d'être intéressé par la musique, alors qu'il n'y connaissait rien et chantait horriblement faux, mais cette femme avait une fantaisie qui la rendait immédiatement séduisante. Julien était fasciné par sa chevelure d'un blond doré éclatant, de longues boucles qui tombaient en cascade. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'elle portait une perruque.

Son sourire aussi, des dents parfaites, d'une blancheur éclatante, et puis un maquillage assez appuyé. Pas trop naturel tout cela, s'était dit Madame Petit. Quarante ans bien sonnés, peut-être même pas très loin de cinquante. Savoir ce qui est d'origine et ce qui a été refait ? Mais pour ce qui est de la silhouette, elle-même n'étant pas maigre, elle n'aurait jamais pensé à lui reprocher quelques kilos en trop. Toutes questions que Julien ne se serait jamais posées... Adhémar, le teckel d'Angélique, était du genre à renier père et mère pour se remplir l'estomac. Et comme Julien lui avait fait l'aumône de quelques morceaux de biscuits, il était venu près de lui, attendant patiemment ce qui allait bientôt tomber. Et puis il s'enhardit, et réussit à sauter sur ses genoux, car s'il avait les pattes courtes, il avait de la détente. Julien n'avait aucune attirance particulière pour les chiens, mais à la surprise générale, il l'accepta avec amusement. Il faut dire que l'animal savait y faire. Angélique était ravie.

Quelques jours plus tard, un matin, alors qu'il se rendait chez le boulanger, Alexandre vit une Land Rover stationnée devant le Donjon. Il n'y avait pas beaucoup de Land Rover dans le pays. La seule qu'il connaissait, c'était celle de

Julien, à Saint Martin. Il la regarda attentivement. C'était bien la voiture de Julien. Difficile de se tromper, avec l'autocollant du Grand garage moderne.

Que diable était-il venu faire de si bon matin ? De la mécanique à domicile ? Ses soupçons se précisèrent lorsqu'il rencontra, le samedi suivant, Julien qui promenait un teckel dans les rues de La Garenne.

- Je crois le reconnaître, ou plutôt je crois reconnaître son manteau. Ce ne serait pas Adhémar ?
- Tout juste Auguste !
- Beau garçon, Adhémar, dit-il à l'adresse du chien qui se trémoussait d'aise devant la flatterie.
- Tu le gardes, en l'absence de sa maîtresse ?
- Non, on lui ouvre la porte, le matin pour qu'il aille faire le nécessaire dans le jardin, mais après le petit-déjeuner, il a droit à sa promenade en ville et aujourd'hui, comme il fait froid, Angélique a préféré rester à la maison.
- Est-ce que par hasard tu...avec Angélique ?
- On peut le dire, mais il vaut mieux se taire.
- Et son mari ?
- Il est reparti à Londres. Mais pas sûr que ça le dérangerait

beaucoup. Je crois qu'il ne cherche pas à savoir.

- Sois prudent tout de même. Il pourrait revenir à l'improviste, et changer d'avis. Il y a des débonnaires qui tournent brusquement au furieux. Et puis le chien a l'air de bien te connaître, on a l'impression qu'il t'appelle déjà « papa ». Ça pourrait faire naître des doutes chez les moins méfiants. Mais ça te regarde.

- À propos, j'ai préparé le dépôt de l'association. Il va falloir qu'on constitue un bureau, avec un président et un vice-président, un secrétaire, un trésorier. Serais-tu disponible samedi prochain pour venir à la maison à 16 heures, l'heure du thé ? Je suppose que je n'ai pas besoin d'envoyer son invitation à Angélique, tu peux lui transmettre. Et puis il faudrait réfléchir au prochain enterrement. Parce que j'espère qu'il y en aura bientôt. Les obsèques de la mère Manières, c'était déjà pas mal, mais on peut faire nettement mieux. J'ai rencontré l'adjoint aux affaires sociales. Il m'a dit que s'il n'y a rien d'autre de prévu, le maire était d'accord pour nous laisser gratuitement l'usage de la salle polyvalente.

- Ce serait bien, Angélique est prête à nous concocter un petit programme musical. Et puis je connais le correspondant du journal. Il y a des petits services qu'il peut difficilement me

refuser. Un de ces jours, il faudra que je te raconte pourquoi. Je lui demanderai de faire un article sur nos activités. Avec ça il pourra aussi tirer de la copie en parlant d'Angélique. Ce n'est pas qu'elle ait besoin de publicité, elle m'a dit que son agenda est plein pour l'année, mais ses chansons rigolotes détournées pour les enterrements, c'est extra ! Et puis ma mère a encore eu des idées. D'abord, l'élection de la meilleure tenue de deuil « à l'ancienne » et puis celle de l'éloge funèbre le plus édifiant. Bien évidemment, il ne s'agirait que de distinctions honorifiques.

- Un peu comme les palmes académiques ?
- Si tu veux.
- Tu as une idée de la constitution du jury pour la meilleure tenue de deuil ?
- Ma mère a songé à faire appel aux pensionnaires de la maison de retraite. Je suis certain qu'ils ne se feraient pas prier. Et puis, ça les sortirait. Mais il ne faudrait pas que la directrice des *Couettes en plumes* nous fasse des misères.
- Et pourquoi nous en ferait-elle ?
- Je ne sais pas, qu'on inciterait les vieux à se complaire dans le morbide, qu'on se servirait d'eux à leur insu ?

- Foutaises. D'abord, les vieux aiment bien aller aux enterrements des autres, ça leur redonne le moral de voir que ça dégage autour d'eux. Et puis être membres d'un jury, c'est flatteur. Maintenant, c'est pas gagné. La mère Cloutier a la réputation d'une emmerdeuse. Je me souviens que le père Fauré ne voulait plus travailler pour elle tant elle l'avait fait ch... avec sa 204.

Julien ajouta, un peu embarrassé :

- Alexandre, promets-moi, pour Angélique, pas un mot à la reine-mère, et pas davantage à Mauricette, on n'est jamais trop prudent.
- Ne t'inquiète pas, mais fais tout de même attention à Adhémar.
- Il ne risque pas de parler !
- Alors ça, c'est pas garanti, méfie-toi, je lui trouve l'air sournois.

Alexandre était perplexe en quittant Julien. Il se demandait ce que cette femme pouvait trouver à son ami. Il n'était pas plus mal qu'un autre, mais pas mieux non plus, sa situation financière n'était certainement pas en rapport avec celle d'Angélique, ils ne fréquentaient pas les mêmes

milieux. Se pourrait-il qu'il ait réussi à l'embobiner avec des restes de philosophie ? Le marquis de Sade avait bien fait entrer la philosophie dans le boudoir, d'autres, habitués des plateaux de télévision, lui avaient permis d'accéder au comptoir (en zinc). Peut-être Julien avait-il pu séduire la musicienne avec une philosophie d'atelier (de mécanique) ? À moins qu'il ne possédât le même talent que feu Monsieur Manières ? Problèmes qu'Alexandre ne parviendrait pas à résoudre sans un petit verre de cabernet.

8. Le SDF

On venait de découvrir le corps d'un sans domicile, dans les jardins de la mairie. Le décès était manifestement dû à une cause naturelle. Le maire avait donné son accord pour qu'il bénéficiât du service dû aux indigents. Les pompes funèbres mettraient le corps en bière à la morgue, puis s'arrêteraient à la salle polyvalente. Petite cérémonie d'hommage, avec intermède musical. De là, on chargerait les fleurs et on formerait un cortège, qui suivrait à pied, le corbillard jusqu'au cimetière.

Les Pompes funèbres avaient fait selon les directives des services municipaux, à savoir au moins cher, tout en restant dans la dignité, comme il est précisé dans l'article du Code des communes. Le cercueil était en pin, recouvert d'une fine couche de vernis satiné qui le colorait légèrement, et à tout prendre, il valait mieux que certains modèles du catalogue dont la finition prétentieuse masquait des panneaux de « medium », autrement dit d'aggloméré. Certes, les poignées n'étaient pas dorées, mais elles étaient fixées solidement, ce qui est l'essentiel.

Une trentaine de personnes étaient réunies dans la salle.

Ce n'était pas l'affluence espérée, mais pour une première fois, ce n'était pas si mal. L'association n'était encore qu'une association de fait, Alexandre n'avait pas encore eu le temps de rédiger les statuts et de la déclarer, mais le maire avait été très heureux de trouver des volontaires pour organiser un cortège et une petite cérémonie, dont le succès rejaillirait sur l'équipe municipale, et en particulier sur le Premier magistrat.

Certains avaient apporté des fleurs, de modestes bouquets achetés en grande surface, les 6 membres de la future association avaient commandé une petite gerbe composée par le fleuriste local avec le ruban *Hommage aux oubliés*, et la municipalité s'était fendue d'un coussin, chose exceptionnelle dans le cadre de l'enterrement des indigents.

Il n'avait pas été nécessaire d'avoir recours à la sonorisation de la salle, et l'amplificateur avec les deux haut-parleurs intégrés du petit orgue portable que Julien était allé chercher chez Angélique s'était révélé très suffisant. Angélique avait fait une belle démonstration de son talent avec notamment un Amazing Grace sur un rythme de polka sautillant, l'improvisation dans le style de Jean Sébastien

Bach des *Filles de Camaret*, et pour terminer, des variations à la façon de Mozart sur le thème de *Ma femme est morte*. Bien évidemment, rares étaient ceux qui avaient reconnu les originaux. L'éloge qu'avait prononcé Alexandre était édifiant à souhait. Il faut dire qu'il avait travaillé son texte toute une journée et une partie de la nuit. Il avait prévu de commencer par une déclaration destinée à provoquer les rires de l'assistance. Il devait dire « te voilà mis en bière, toi qui l'aimais tant », mais se ravisa et prononça ces paroles autrement édifiantes et respectueuses :

« Nous allons te conduire vers ce qu'il est convenu d'appeler ta dernière demeure, toi qui n'en as jamais eu ».

Suivait le récit de la vie d'un pauvre homme dont on ne savait rien, mais qu'Alexandre avait su imaginer à partir de quelques maigres indices. La naissance dans un petit village du pays de Caux, donc très probablement une enfance à la campagne, dans un milieu misérable, où l'eau-de-vie remplace l'affection. Un mariage raté, un divorce, le chômage et puis les années de galère. Alexandre poursuivit par la question fondamentale, celle de ce moment où la conscience disparaît, que l'on appelle la mort, mais s'agit-il

véritablement de la mort ?

Ceux qui avaient l'intention de prendre la parole avaient été invités à s'inscrire à la mairie la veille de la cérémonie. Et comme les orateurs ne se pressaient pas, Madame Petit était allée jouer les sergents recruteurs, et on pouvait lui faire confiance pour avoir choisi le bon candidat, ce serait un garçon dont la scolarité avait été bâclée, mais dont les prétentions intellectuelles étaient intactes, et qui n'avait que trop rarement l'occasion d'exposer les résultats de ses puissantes recherches. Celui qui prit place derrière le pupitre était un de ses anciens élèves, un modèle du genre, au quotidien modeste employé à la Caisse d'allocations familiales. Il évoqua le culte des morts dans différentes civilisations, et notamment chez les Amérindiens, tant du nord que du sud. Le rapport avec notre SDF était des plus ténus, mais l'orateur y mettait le ton. «Madame Petit nous a déniché un vrai savant », murmurait-on dans l'assistance.

On attendait avec impatience le corbillard. On vit enfin un fourgon Peugeot gris métallisé, revêtu du sigle de l'entreprise. Le maître de cérémonie, qui, par économie, servait aussi de quatrième porteur, rassembla l'assistance, les

fit mettre en rang, comme à l'école. Il y avait en tête du petit cortège, Alexandre, sa mère et Mauricette, Julien et Angélique. Suivait l'adjoint au maire chargé des affaires sociales, accompagné de quelques employés de l'État civil, trop heureux de sécher le bureau. Il y avait aussi des retraités, deux agents de la police municipale, en service puisqu'ils étaient en tenue, une délégation de traîne-savates venus rendre hommage à l'un des leurs, qui suivaient la canette de 8,6 à la main. Nos amis avaient remis les tenues qu'ils avaient lors du décès de Madame Manières, à ceci près que Madame Petit, cette fois, avait osé la voilette, encouragée il faut le dire, par Angélique, qui était allée jusqu'à la mantille. Mais c'était Mauricette qui emportait la palme. Pas très grande, mais sensiblement plus mince que les deux autres, elle n'avait aucun mal à être la plus élégante. Elle avait revêtu une redingote de drap noir, cintrée, qui descendait jusqu'à ses bottes à talons hauts, le tout d'une exemplaire sobriété.

Le maire avait aussi averti le correspondant du journal local, pas mécontent d'avoir quelque chose d'original à se mettre sous la dent. Il était redevable à Julien de lui avoir

évité des ennuis, et c'est pourquoi ce dernier était en position de lui donner des instructions pour son article :

- Mettez en valeur Alexandre Petit, c'est lui qui a eu l'idée de l'association qui dans l'immédiat, n'a pas encore de statut légal, mais va bientôt être déclarée. Dites bien qu'il rédige lui-même ses discours. N'oubliez pas de parler de Madame Angélique, une organiste professionnelle, qui n'hésite pas à jouer bénévolement dans le cadre de nos cérémonies. Mais surtout, rappelez le rôle du maire qui a été surpris puis touché par la démarche d'Alexandre Petit, et a usé de son pouvoir pour rendre les choses possibles. Sans lui, et sans la collaboration et le dévouement de Messieurs Montjoint et Lejoint, cette émouvante cérémonie n'aurait pas pu avoir lieu. Vous ferez bien attention à ne pas faire d'erreur sur les noms. Monsieur Lejoint est l'adjoint au maire délégué aux affaires sociales, à ne pas confondre avec Monsieur Monjoint, qui est le maire. Et je crois qu'il serait bon, si le journal vous en laisse la place, d'insérer une petite biographie de mon ami Alexandre, qui a servi 22 ans dans la Marine nationale. Je vous le dis tout net, il était fourrier, c'est à dire gestionnaire et comptable, tâche honorable et

même indispensable à bord d'un bâtiment, mais assez éloignée de l'image traditionnelle du vieux loup de mer qui tient la barre pipe au bec ! Il faudrait que vous dressiez de lui un portrait aussi marin que possible, en évoquant surtout les pays qu'il a visités et ses différents embarquements. Allez le voir chez lui. N'en faites tout de même pas un Pierre Loti encore moins un Tabarly. Et j'y pense, vous pourriez prendre en photo son sabre, suspendu maintenant chez sa mère, au-dessus de la cheminée.

- Son sabre ?
- Oui, pour les cérémonies, tous les marins ont droit au port du sabre, symbole du commandement, à partir du grade de Premier maître.

Le lendemain, paraissait un long article sur l'enterrement du SDF, laudatif à souhait, avec un portrait flatteur des initiateurs de cette œuvre si utile, qui vise à redonner à la mort la place qui lui revient, plutôt que de chercher à la dissimuler, et à oublier les défunts. L'ennui, mais c'était tout de même très fâcheux, c'est que le journaliste n'avait pas songé à demander un photographe au journal. On ne disposait pas encore de ces téléphones portables dont les

automatismes en mode prise de vue sont si élaborés que le premier venu peut sortir des images de grande qualité. Il avait pris lui-même quelques photos, avec un appareil d'emprunt, elles n'étaient pas très bonnes, notamment celle du sabre, mais avec la trame grossière du journal, ça pouvait passer.

Nos amis furent très satisfaits de cet enterrement, et encore plus le lendemain à la lecture du journal. Puis les mois passèrent, interminables, et aucun enterrement en prévision. Madame Petit avait été si contente, heureuse de voir son fils mis à l'honneur, heureuse de voir celle qu'elle considérait déjà comme sa belle-fille si élégante et si distinguée. Angélique était peut-être un peu extravagante, mais après tout, c'était une artiste. Que ce serait triste si cette première expérience devait être la dernière ! Elle guettait les faits divers dans le journal local et finissait par désespérer. Un jour elle dit à Mauricette :

- Au fond, il y a des gens dont la vie est si misérable que cela ne s'appelle pas vivre. Je me demande si ce ne serait pas une charité que de faciliter leur passage dans l'autre monde.

Et devant l'air effrayé de Mauricette :

- Oh, je ne veux pas dire les trucider à coup de hache, ni même leur faire manger des champignons, d'autant que je

n'y connais rien en champignons. Non, je veux dire, laisser la nature faire son œuvre, mais peut-être lui donnant un petit coup de pouce.. Madame Manières, par exemple, je me dis parfois qu'elle serait peut-être encore vivante si elle n'avait pas autant bu le soir de Noël. Je ne regrette pas, d'abord je ne l'ai pas tuée, c'est elle-même qui en redemandait. Mais c'est certain, je ne l'ai pas découragée. Il faut reconnaître que cette pauvre femme n'avait aucun agrément dans l'existence, sa vie, c'était d'un triste ! Je sais bien, des jaloux, des médisants pourraient y trouver à redire. Mais tu crois qu'on irait soupçonner une vieille dame comme moi, une institutrice à la retraite, qui ne cherche qu'à faire le bien ?

- Soupçonner non, mais accuser, certainement, et condamner à coup sûr, et après cela, j'hésite. Incarcérer ou interner en hôpital psychiatrique, à vous de choisir, sans compter que nous risquons d'y passer tous pour complicité : êtes-vous devenue folle ? C'est tout de même extraordinaire que ce soit moi, qu'on traite de petite rigolote, qui soit obligée de ramener à la raison une femme de votre âge !

C'est alors qu'un Alexandre tout excité fit irruption :

- Maman, Mauricette ! Je suis passé au commissariat de

police. Devinez, un bébé a été trouvé mort ce matin, sur les marches de l'église. Est-ce un enfant mort-né, ou a-t-il vécu quelques heures, on ne sait pas. On ne sait pas qui était sa mère, on ne sait pas d'où il vient. On va pouvoir préparer quelque chose de grandiose, de bouleversant. Réunion ce soir, j'appelle immédiatement Angélique et Julien. Il faut absolument qu'on ait FR3 !

Mauricette fut immédiatement soulagée. Catherine était aux anges, imaginait déjà ses petits passer aux actualités télévisées. Alexandre était son fils, Mauricette était presque sa fille, avant de devenir bientôt sa belle-fille, et elle voyait en Julien le petit garçon de 6 ans à qui elle apprenait à lire. Seule Angélique échappait à sa bienveillance maternelle. Elle était encore d'âge à avoir été son élève, mais sous la fantaisie apparente de la musicienne, il y avait une femme d'expérience qui de surcroît disposait de moyens non négligeables. N'avait-elle pas acheté une des maisons les plus chères de la Garenne ? Et si l'on n'avait pas encore vu son mari, ce qui n'était pas un mal au vu des circonstances, il était manifeste qu'il avait lui aussi des revenus conséquents.

9 . Le nourrisson

Monsieur Lejoint, l'adjoint aux affaires sociales, venait d'appeler. On avait découvert le corps d'un enfant mort-né dans une poubelle municipale. On pouvait supposer qu'il était le fruit d'un accouchement clandestin, d'une femme aux abois, peut-être même d'une adolescente. Une enquête devait être diligentées pour connaître la mère de cet enfant, mais espérons que les enquêteurs ne se montreront pas trop diligents, avait ajouté l'édile, car la découverte de la vérité ne fera de bien à personne. Cependant, le Maire m'a donné délégation pour vous confier le soin de faire à cet enfant, les obsèques les plus dignes, dans le respect de l'arrêté bien entendu. Avec onction, Alexandre assura Monsieur Lejoint de son entier dévouement à cette noble cause.

Une fois le téléphone raccroché, il laissa libre cours à sa joie. C'était inespéré, un bébé mort-né, un innocent, un inconnu, sans famille, un indigent. On ne pouvait rêver mieux. Il réunit le soir même le bureau de l'association. Angélique s'était chargée de convaincre Julien, qui avait en ce moment beaucoup de travail, et voulait se coucher tôt.

Mauricette tenait également à ne pas veiller trop tard, car elle devait être présente à l'école dès 8h30. Alexandre était tout excité, trop excité pour diriger la réunion, et c'était sa mère qui avait pris la direction des opérations. Il y avait eu l'enterrement de Madame Manières, celui du SDF, et maintenant, il fallait réussir celui du bébé. Était-il mort-né, avait-il vécu ?

Alexandre avait fait la déclaration de l'association. Plusieurs dames s'étaient déclarées intéressées, prêtes à en faire partie, et de préférence, à y exercer des responsabilités. Monsieur Monjoint, le maire, se présentait déjà pour assurer l'interface avec les media. Il tenait, car c'était un fin politique, à ne pas être trop exposé, à ne pas assurer des fonctions par trop ostentatoires, de façon à ce que l'on ne puisse pas l'accuser de récupérer l'émotion populaire naissante à des fins électorales . Alexandre exposa le plan d'action :

- Première chose, rédiger un appel au public. Il faut qu'il soit prêt dans une heure . J'irai le porter au journal immédiatement, de façon à ce qu'il puisse paraître dès demain matin. Il faudra une bonne couverture médiatique. Le maire a quelques relations, il faut absolument faire venir les actualités régionales

Nous aurons plusieurs prises de parole. J'interviendrai pour commencer en développant l'argument suivant : le maire et ses adjoints ont largement facilité cette cérémonie, mais ont tenu à s'effacer pour laisser s'exprimer tous celles et tous ceux qui le souhaitaient. Je rappellerai ensuite le but de notre association.

Comme c'est un bébé, le speech central sera fait par une femme, une femme jeune qui a des enfants, ou qui est susceptible d'en avoir, autrement dit Mauricette.

Et se tournant vers Angélique :

- Angélique, je vais vous poser la question. S'il est possible de transporter votre orgue Hammond, pouvez-vous en jouer immédiatement ou faut-il faire venir un spécialiste pour l'accorder ou Dieu sait quoi ? Je sais qu'avec l'orgue, vous seriez capable d'arracher des larmes à un rhinocéros, et à faire mourir de rire un huissier de justice et c'est ce dont nous avons besoin. Pour le déménageur, je suis prêt à payer la facture, ce sera sans doute un peu cher, mais j'ai dans l'idée qu'on s'y retrouvera.

Ainsi fut-il fait. Ce fut la gloire ! Un reportage passait le soir même sur FR3.

- Je n'avais pas vu semblable cortège funèbre depuis mon enfance, dit Angélique. Le journal a raison, le discours de Mauricette était remarquable et nous incite à méditer sur la vie et je me suis bien amusée avec les chansons enfantines, surtout les *Crocodiles*, qui se prêtent à toutes les fantaisies. Je n'ai qu'un regret, celui de ne pas avoir mis mes mitaines en dentelles.

- Parce que tu, heu pardon, vous avez des mitaines en dentelle ? demanda Julien, qui imaginait peut-être d'inédites voluptés auxquelles il n'avait pas encore goûté.

Le cortège n'était pas interminable, n'exagérons rien, mais il avait réuni plus d'une centaine de personnes. Alexandre avait bien chapitré le journaliste. Il fallait rappeler qu'il s'agissait d'un cortège funèbre et non d'une marche blanche, comme cela deviendrait bientôt la mode. Nulle revendication, nulle protestation, et surtout, nulle défense de qui que ce soit, mais un hommage rendu à un défunt. Et le défunt n'était pas n'importe quel défunt. C'était, et Alexandre avait bien insisté, un bébé, un innocent, dont on ne savait même pas s'il avait eu le temps de vivre, on ne savait pas s'il avait ressenti ce passage extraordinaire de la

vie à la mort, que personne n'a jamais pu décrire, mais que tout être vivant ressent. Et c'est là qu'il plaçait son anecdote du rat, multipliant les références littéraires, Pierre Loti, Maupassant, Théodore Monod, Albert Jacquard, Jane de la Vaudère. Madame Petit avait tenu à faire son petit discours sur l'importance de la tenue vestimentaire de l'assistance, lors des obsèques, cette tenue spécifique qui nous aide sans doute à nous pénétrer de la réalité de la mort, d'autant qu'elle doit rester inhabituelle. Elle se souvenait avoir entendu sa mère parler de gens qui avaient mis des chaussures neuves pour suivre le corbillard, et qui avaient dû faire tout le trajet avec un mal aux pieds épouvantable. Cette douleur, qui n'était tout de même pas un calvaire, n'exagérons rien, était peut-être offerte au défunt ? Sauf qu'on ne voit pas ce qu'il aurait pu en faire Mais elle se garda d'évoquer cette anecdote, ne voulant pas offenser ceux qui croient en la valeur rédemptrice de la souffrance.

Au cours de la cérémonie, le jeu des devinettes sur les airs joués par Angélique avait été très apprécié, C'est Alexandre, au micro, qui jouait les meneurs de jeu. Quelques personnes avaient démontré une grande perspicacité. Après les

devinettes, le concours de la tenue d'enterrement. Il fallait admettre que chez les dames, Mauricette se détachait du lot, et qu'elle avait remporté sans conteste le prix d'élégance avec un style années 50 sans aucune faute. Pour les hommes, le prix revint à Monsieur Lejoint, l'adjoint aux affaires sociales. Non seulement il arborait une tenue complète, digne du professionnel qu'il était (il se désignait à chaque occasion pour représenter la commune, dès lors que le défunt était une personnalité locale, un agent communal, ou un fonctionnaire de l'État) mais l'ensemble était absolument parfait. Le costume de bonne qualité, avait été impeccablement brossé, le manteau gris foncé de la même façon, jusqu'aux chaussures qui avait fait l'objet d'un glaçage. Et Monsieur Lejoint complétait sa mise par un feutre noir classique.

Épilogue

L'affaire entre Alexandre et Mauricette était déjà bien engagée lorsque nous avons fait leur connaissance. Alexandre avait 42 ans, Mauricette 29. Après l'enterrement du bébé, ils avaient décidé de se marier.

Nous avons vu que Julien et Angélique avaient tout de suite sympathisé, et même un peu plus. Angélique avait quatre ou cinq ans de plus que Julien, mais elle était si enthousiaste, si énergique qu'on ne s'en apercevait pas. Et c'était la même chose pour les quelques kilos qu'elle avait en trop. Un peu dodue certes, mais si fraîche, si charmante. Julien ne se lassait pas de voir ses doigts voltiger sur les claviers. L'ennui c'est qu'elle était déjà mariée. Fort heureusement, son époux, qu'elle ne voyait pas très souvent car il passait une bonne partie de son temps à Londres, fut pris d'une attaque foudroyante. Il mourut, fut enseveli dans le caveau de sa famille, là où il était né, dans une lointaine province, et ne ressuscita point. Angélique et Julien pouvaient alors se marier avec la bénédiction d'Adhémar, qui, chose surprenante, avait d'emblée accepté de partager le

lit de sa maîtresse avec Julien. Angélique et Julien étaient d'accord avec Alexandre et Mauricette pour que l'on organise la célébration d'un double mariage.

Mais lorsque Julien avait annoncé son mariage à son associé, le père Fauré l'avait averti :

- Mon garçon, il faut que tu attendes 300 jours, c'est ce qu'on appelle le délai de viduité. Le législateur a prévu ce délai pour qu'une veuve ne puisse pas convoler enceinte de son défunt. Bah, 300 jours, ce n'est pas la mer à boire, d'autant que vous vivez déjà ensemble. Julien, très ennuyé, n'avait pas osé en parler à Angélique et craignait aussi de décevoir Alexandre et Mauricette qui tenaient tant à cette cérémonie commune. Fort heureusement, il avait eu la bonne idée d'en toucher deux mots au secrétaire général de la mairie, qui l'avait aussitôt rassuré :

- Je ne doute pas que votre associé soit un fin mécanicien, mais question droit civil, il a besoin d'un recyclage. Sachez que la loi du 11 juillet 1975 permet de passer outre ce délai sur présentation d'un certificat de non-grossesse. « Attention, j'ai dit de non-grossesse, pas de non-consommation » avait-il ajouté avec un petit rire égrillard. Ainsi, le double mariage

put avoir lieu dans les meilleurs délais.

Les vœux de Madame Catherine avaient été exaucés, elle en conçut le plus grand des bonheurs, attendant, mais seul Dieu en déciderait, la venue d'un petit enfant à qui elle pourrait apprendre à lire et à faire des multiplications. Angélique gagnait très largement sa vie avec ses séances d'enregistrement, et touchait en plus les droits de son défunt mari. Elle avait aidé Julien à racheter la part du père Fauré, parti en retraite. Il était maintenant entièrement propriétaire du garage, et prospérait grâce à une clientèle de collectionneurs fidèles qui ne regardaient pas à la dépense. Il avait embauché un ouvrier, installé deux ponts élévateurs, et fait agrandir les locaux : le *Grand garage moderne* méritait enfin son qualificatif.

Après l'affaire du SDF, qui avait eu un petit succès local, Alexandre s'était empressé non seulement de déclarer l'association, mais aussi de déposer le nom et le concept *d'Hommage aux oubliés*. Sage précaution, parce qu'à la suite de l'enterrement du bébé qui avait bénéficié d'une belle couverture médiatique, il avait été approché par une société de production qui lui avait acheté le concept, avec les devinettes, le concours d'éloquence et la désignation de la

meilleure tenue. Ainsi est née une émission mensuelle de télé réalité trash fort prisée. Comme la somme était rondelette, Alexandre a pu s'offrir une maison, rue Alphonse Daudet, moins coûteuse que celle d'Angélique, mais très confortable. Il réfléchit toujours à sa seconde carrière, tout en poursuivant ses lectures de Pierre Loti. Il vient de commander deux cartons de Sainte-Croix-du-Mont pour fêter le deuxième anniversaire de son fils, et sa mère vient de recevoir, fort tardivement il est vrai, les Palmes académiques.